

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Le professeur Désiré Nys

Sous la foudre

La Belgique et le Congrès de Paris de 1856

Le courrier de saint Nicolas

Les mérites et les illusions de la Pédagogie moderne

Le voleur et le serpent

La voie d'Amour

Maurice De Wulf

Baron Joseph Weysenhoff

A. De Ridder

Alexandre Masseron

F. W. Foerster

Paul Cazin

Martial Lekeux

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les Jésuites / aux Pays-Bas, Mgr J. Schyrgens. — Russie.

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

# CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

NEUVIÈME ANNÉE

*Prendront la parole cet hiver :*

- 15 novembre, **Le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK**, ancien commandant de sous-marin : *Sur les bancs de Flandre.*
- 22 novembre, **Le Marquis XAVIER de MAGALLON D'ARGENS**, député de Marseille : *Le Génie de Mistral.*
- 29 novembre, **Le Comte de SAINTE-AULAIRE**, ambassadeur de France : *Mes souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne.*
- 6 décembre, **Le R. Père LHANDÉ, S. J.**, l'orateur de la T. S. F. : *Le Christ dans la banlieue.*
- 13 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE I : 1666. — Le misanthrope (L'angoisse du cœur).*
- 20 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE II : 1670. — Le bourgeois gentilhomme (L'heureux équilibre).*
- 27 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE III : 1673. — Le Malade imaginaire (La misère du corps).*
- 3 janvier, **M. HENRY BORDEAUX**, de l'Académie Française : *Ma mission en Suède.*
- 10 janvier, **M. FRANÇOIS MAURIAC**, grand prix du roman : *Les difficultés du roman.*
- 17 janvier, **M. PAUL HAZARD**, professeur au Collège de France : *Le centenaire des romantiques.*
- 24 janvier, **M. FRANG-NOHAIN** : *Le goût et la mode.*
- 31 janvier, **M. L'Abbé BERGEY**, curé de St-Emillion, député de la Gironde : *Où allons-nous ?*
- 14 février, **M. JACQUES COPEAU**, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris; lecture *Les jeunes filles de Shakespeare.*
- 21 février, **M. JACQUES COPEAU**, lecture : *Bossuet.*
- 28 février, **Le Capitaine CARLO DELCROIX**, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

# Le professeur Désiré Nys<sup>(1)</sup>

## I.

Le collègue dont nous commémorons aujourd'hui le pieux souvenir voua le meilleur de lui-même au culte de la science; il usa sa vie à l'étude; il se donna tout entier à sa chère Université: peut-on lui rendre plus bel hommage? L'humilité de M. Nys — cette humilité qui nous impressionna tous, parce qu'elle était le signe de la vraie grandeur — s'employait à entourer d'ombre ses initiatives et ses travaux. Cet homme avait coutume de placer tout ce qu'il faisait dans un plan d'éclairage, où toute activité humaine pâlit, — le plan du divin. Mais ses actes et ses travaux parlent par eux-mêmes; ils lui survivent; et nous qui pouvons les comparer à ce que d'autres accomplissent, et les situer dans l'économie des choses limitées et imparfaites, nous nous inclinons avec respect et reconnaissance devant l'œuvre scientifique qu'il accomplit.

Pour comprendre le sens plénier de cette œuvre, il faut la replacer dans le cadre de l'Institut de philosophie, auquel notre collègue demeura attaché de 1893 jusqu'à sa mort. C'est en octobre 1893 que, sous la direction et la présidence de feu S. Em. le cardinal Mercier, fut organisé pour la première fois un cycle de cours philosophiques et scientifiques, où l'idéal, caressé par le maître, recevait sa réalisation. Nys fut attaché à l'Institut naissant comme chargé de cours, et il commença de porter sur ses épaules une des plus lourdes tâches qu'il soit possible de confier à un professeur: l'enseignement des sciences inorganiques dans leurs rapports avec la cosmologie ou la philosophie de la nature. Ce jour-là, il avait trouvé sa voie — voie dans laquelle il marcha jusqu'à la fin, en ligne droite, sans jamais se laisser détourner par les côtés du chemin.

Il était admirablement préparé à ce dur et délicat labeur.

\* \* \*

Né à Saint-Léger, le 23 novembre 1859, d'une famille de travailleurs de la terre, il fit ses études humanitaires au collège de Bonne-Espérance; et, après avoir accompli à Tournai les études que lui imposaient sa vocation sacerdotale, il vint à l'Université de Louvain, où il prit le grade de bachelier en théologie, et celui de candidat en sciences naturelles. Si on se reporte à la mentalité régnante aux environs de 1880, il pouvait sembler étrange, presque anormal, de voir un jeune théologien-philosophe, fréquenter le cours des chimistes et des physiciens. Mais D. Nys affectionnait l'étude des sciences. Son esprit chercheur et observateur s'orientait vers les expériences et avant tout vers la chimie qui, plus que toute autre science, oblige le corps à révéler sa constitution intime.

Pour se faire la main au travail expérimental et couronner ses études, il s'en alla à Leipzig, à l'école d'un maître de renom, Ostwald, qui doit avoir exercé sur lui une influence décisive. Ostwald était, lui aussi, un philosophe doublé d'expérimentateur, et, à une époque où il y avait à ce faire un réel mérite, il réagissait contre les explications du mécanisme et de l'atomisme, alors en vigueur. Il pensait que, dans les bouleversements profonds dont

s'accompagnent les combinaisons chimiques, la spécificité, le qualitatif éclatent partout et que, dès lors, le monde corporel doit recevoir une interprétation dynamique. Il est vrai qu'Ostwald, comme plus tard Duhem, alla fort loin dans la réaction; son dynamisme excessif, le menant au phénoménisme, compromet l'interprétation même qu'il présente du monde des corps — ainsi que Nys le lui fera observer plus tard. Mais, en fin de compte, et sans s'en douter, le professeur de Leipzig ouvrait les voies aux conceptions néo-thomistes de la nature.

C'est à ces conceptions que D. Nys devait, au cours de sa carrière, conférer une merveilleuse consistance.

\* \* \*

Déjà dans la dissertation inaugurale qu'il publia en 1888, sous le titre: *Le Problème cosmologique*, il précise le dynamisme modéré qui doit, selon lui, fournir la raison suffisante des phénomènes mystérieux du laboratoire, et il se rallie à la théorie de la matière et de la forme — la vieille explication aristotélicienne et scolastique à laquelle il fut le premier à insuffler un esprit nouveau.

Cette dissertation inaugurale fut écrite pour l'obtention du doctorat en philosophie selon saint Thomas, la suprême consécration des études thomistes telles qu'elles étaient organisées à ce moment. En outre de la dissertation, on exigeait de qui aspirait à ce titre nouveau, une soutenance de thèses qui, je vous assure, n'était pas une vaine parade. Elle supposait une connaissance approfondie de la métaphysique, de la psychologie et de la morale thomiste. Un Jésuite, le P. de San, dialecticien consommé et éminent philosophe, avait coutume d'y prendre la parole et de soumettre aux récipiendaires ses difficultés personnelles. Nys subit avec éclat le feu de ces discussions. On lui passa au doigt l'anneau doctoral, et il prit rang dans la petite phalange des premiers docteurs en philosophie thomiste, à côté des Théodore Fontaine, des Jean Decoster, des Léon De Lantsheere.

Doctorat thomiste avant la lettre, qui ne ressemblait en rien à celui qui, aujourd'hui, porte ce nom. Car l'Institut de philosophie n'était pas encore né. Son futur fondateur roulait dans sa tête le plan qui devait présider à l'entreprise, et il avait la sagesse de former des hommes qui pussent le seconder.

D. Nys fut du nombre de ceux qu'un bref pontifical du 7 mars 1894 investit des fonctions professorales.

Aussitôt le jeune professeur se mit à l'œuvre: il organisa un laboratoire de physique et de chimie, où il s'appliqua à sélectionner les expériences, et à familiariser ses élèves avec celles qui mettent en lumière les activités fondamentales des corps. Il s'agissait, en effet, de rechercher la raison suffisante de ces activités, et à la lumière même des faits, de remonter à la nature des êtres. Comprenez-vous les vastes connaissances que pareilles investigations présupposent, le doigté qu'elles exigent. De fait le riche tempérament de M. Nys unissait en sa personne deux mentalités: la mentalité de l'homme de science, penché sur les faits, celle du philosophe attentif aux leçons qui s'en dégagent.

Homme de science, D. Nys s'astreignit toute sa vie — et ce n'est pas peu dire — à suivre les progrès, les évolutions, les

(1) Eloge académique prononcé à l'Université de Louvain, le 16 novembre 1927.

marches et les contremarches des théories physiques, chimiques, électriques afin de dégager du fatras des expériences et des hypothèses ce qui pouvait intéresser une conception synthétique.

Philosophe, il resta en contact permanent avec la métaphysique à laquelle toute vue synthétique aboutit, et dont, en fin de compte, la philosophie de la nature n'est qu'une application. Il devait par là même posséder une connaissance approfondie non seulement du thomisme, dont il fut le serviteur loyal, mais des systèmes philosophiques modernes et contemporains afin de découvrir en eux leur âme de vérité et leur part d'erreur. A mesure qu'il avançait dans sa carrière, l'effort à dépenser grandissait : Quand furent suscitées tant d'explications nouvelles du temps et de l'espace, tant d'interprétations inattendues de la matière et de ses forces mystérieuses, la tâche du maître devenait formidable.

Mais le chanoine Nys était un tenace. Il explora ces immenses champs de recherches comme ses parents avaient labouré la terre, sans trêve et sans fléchissement.

\* \* \*

Pour entreprendre ces études, de pure théorie, il fallait une abnégation peu ordinaire, un amour du vrai pour lui-même, une haute dose de vertu intellectuelle et de sagesse. *Sapientis est ordinare*. Nul ne représente mieux que le professeur Nys l'esprit de l'Institut de philosophie, l'idéal qui présida à son développement. Par les vœux de Léon XIII son initiateur et de Mercier son fondateur, cette institution, unique en son genre, a pour raison d'être l'étude scientifique et l'étude philosophique *pour elles-mêmes*. La maison qui l'abrite doit être, dans tous les domaines un asile de recherches désintéressées — de ces recherches désintéressées qui font la gloire d'une Université et dont la parole de notre vénéré et aimé recteur proclamait récemment la noblesse et la raison d'être impérieuses.

Les difficultés de toute sorte, qui entourèrent l'Institut naissant et dont l'histoire n'est plus un secret, avaient établi entre le maître et ses collaborateurs une atmosphère de confiance absolue. Elles avaient mis en relief les vertus intellectuelles et morales de l'homme qui, à travers la tempête, ne modifia pas son chemin et continua, sans broncher, de marcher vers le but. D. Nys, comme les autres, subit l'ascendant de cette grande leçon de vie.

\* \* \*

Mais un autre lien, d'une essence supérieure, unissait ces deux hommes d'élite : leurs vies étaient confondues dans le service d'un même apostolat sacerdotal.

Dès les premières années de l'Institut, un séminaire fut ouvert à l'intention des jeunes clercs, appelés à suivre les cours de philosophie thomiste. Or M. Nys en fut l'animateur. Ce fut lui qui dirigea, façonna, orienta la nouvelle maison; il y introduisit cet esprit de travail, de science, de piété, de discipline, qui en a fait une pépinière merveilleuse de prêtres de choix. Beaucoup de ses anciens élèves sont répandus dans l'enseignement philosophique de nos séminaires diocésains ou occupent de hautes fonctions dans le clergé belge. De bonne heure, le séminaire entra dans la plénitude de son essor. De pays lointains arrivèrent des étudiants en si grand nombre qu'on fut amené à organiser une section étrangère à côté d'une section belge. C'est à ce moment qu'un de nos collègues, dont la modestie recouvre un magnifique désintéressement, édificia, aux armoiries de Léon XIII, un bâtiment artistique qui permit de recevoir les nouveaux hôtes.

Interrogez ces Belges ou ces étrangers; choisissez au hasard dans ces phalanges d'étudiants qui, dix-sept ans durant, se sont

succédé au séminaire Léon XIII, un de ceux qui ont été placés dans le champ d'action, de M. Nys il dira ce que tous nous savons ou avons éprouvé : le rayonnement d'âme, la bienfaisance qui se dégageait du moindre contact avec ce saint prêtre.

\* \* \*

L'enseignement qu'il pratiqua, trente ans durant et jusqu'à la fin de sa vie, était pour lui une autre forme de l'apostolat. Enseigner, c'est affirmer; et affirmer, c'est se donner, en donner sa pensée, sa conviction, le meilleur de soi. Est-ce parce qu'il se rendait compte des effets merveilleux de ses leçons que M. Nys aima si passionnément ses fonctions de professeur? Peut-être. Tandis que la maladie le minait et que ses médecins, qui ont tout fait pour le sauver, le condamnait à l'immobilité, lui songeait au jour où il reprendrait contact avec ses élèves. De fait, à la fin de l'été 1927, il put recommencer un moment l'enseignement de la psychologie en première année de candidature, et il berçait l'espoir de reprendre ses activités à la rentrée d'octobre, quand la mort le terrassa en pleines vacances, le 24 septembre dernier. Car il avait assumé, dans la succession de Mgr Mercier, le jour où celui-ci fut appelé à Malines, le cours de psychologie, si important dans la formation de la jeunesse estudiantine. Personne n'était mieux qualifié pour initier les jeunes gens à ces vues d'ensemble sur l'homme, ses activités, sa nature, sa destinée. Il séduisait son auditoire par ses exposés lumineux, sa didactique impeccable, sa langue à la fois précise et nuancée. C'est homme était un professeur accompli. La leçon terminée, il accueillait ses jeunes gens, rencontrait leurs objections, dissipait leurs doutes, et c'était un spectacle touchant et un grand exemple de le voir accorder de longs entretiens, dans l'antichambre de son auditoire ou dans sa maison, à quiconque quémendait ses lumières ou ses conseils.

La jeunesse le lui rendait bien en sympathie et en confiance et surtout elle lui réchauffait le cœur, elle lui communiquait sa propre fraîcheur d'âme. Nous connaissons tous ce phénomène bienfaisant de l'action en retour que les étudiants exercent sur leurs professeurs : nous changeons; eux semblent les mêmes et chaque année les ramène avec le même sourire, la même générosité et les mêmes illusions. M. Nys s'abandonna tout entier aux bienfaisantes effluves qui se dégagent de ce commerce assidu et permanent. C'est l'enseignement qui l'a aidé à vivre et qui l'a assisté dans sa lutte contre la maladie.

## II.

Après cela, est-il étonnant que cet homme, adonné à l'étude corps et âme, ait accompli des œuvres originales et durables? Son cours de *Cosmologie*, qui reçut trois éditions, est connu à l'étranger, à l'égal des livres de S. E. le cardinal Mercier. Sir Bertrand Windle, de l'Université de Toronto, m'a répété qu'il considérait ce livre comme son livre classique. Il n'est pas possible de fixer ici par le détail les cadres philosophiques de cet ouvrage et les théories qui le remplissent. Force nous est d'indiquer l'esprit général de l'œuvre, et les directives qui ont présidé à sa confection.

Ces directives sont nettement marquées dans la troisième édition qui parut en 1916. Le premier volume combat le mécanisme traditionnel et le néo-mécanisme qui excluent la qualité du monde physique et chimique, — le mécanisme qui ramène la matière à des atomes homogènes en mouvement; — le néo-mécanisme qui, sacrifiant à l'esprit actuel des sciences, détruit la notion métaphysique de la substance, et réduit le réel à des flots de phénomènes. — A l'extrême opposé, surgissent les réactions excessives du dynamisme, et notamment l'énergétisme d'Ostwald

qui sans doute souligne la merveilleuse activité de la matière et sa complexité étonnante, mais se désintéresse non moins que le néo-mécanisme de la nature des phénomènes et de la substance dont elles jaillissent.

Après avoir démolì, D. Nys entreprend une construction nouvelle et originale. Il conserve l'atome, mais il en fait un individu chimique, une substance première, un être autosuffisant à exister par lui même; et il tient que les réserves prodigieuses d'énergie emmagasinées par la nature dans les particules de l'atome révèlent sa spécificité.

Nous voici ramenés au pluralisme et à l'individualisme d'Aristote et des scolastiques : dans le monde des non vivants comme dans celui des vivants, toute existence est individuelle. De quelque nom qu'on appelle le résidu ultime de la matière inorganique, il faut lui reconnaître une subsistance autonome. Une colonie d'existences partielles est impossible. Le *nihil est praeter individuum* régit le réel dans ses entrailles les plus profondes.

Nous voici ramenés aussi à un dynamisme modéré : les découvertes inespérées des sciences, entr'autres la radioactivité, viennent s'ajouter à tous les faits déjà connus pour souligner la diversité spécifique des corps de la nature, mais l'étendue dans laquelle le corps se répand soumet la substance active à des entraves et à des passivités.

Nous voici ramenés enfin à cette autre grande doctrine traditionnelle de la mutabilité essentielle des composés chimiques. Si les atomes sont des substances affectées de spécificité, et s'ils s'unissent pour former des composés substantiellement différents, il est permis d'interpréter la nature intime des corps en termes de matière et de forme. Matière et forme, explication dernière du métaphysicien qui cherche la raison suffisante de changements et de phénomènes dont la nature offre le spectacle.

\* \* \*

L'esprit de ce grand ouvrage se dégage dès lors avec une puissante netteté : c'est l'esprit de l'Institut de philosophie : « Confronter la philosophie scolastique avec les progrès des sciences, la mettre en contact avec les faits. »

Les mêmes directives et le même esprit sont aisément reconnaissables dans deux autres ouvrages consacrés à des questions spéciales, la notion du temps et de l'espace, et qui se complètent comme les volets d'un dyptique. Dès 1907, D. Nys écrivit sur *La Nature de l'espace d'après les théories modernes depuis Descartes*, un mémoire que couronna l'Académie royale de Belgique. Il y expose une théorie réaliste fondée sur la distinction du lieu interne et du lieu externe qui témoigne d'un remarquable effort de pensée.

Il devait reprendre les mêmes conceptions, avec plus de développement, dans un important volume sur la *Notion de l'Espace*, publié par les soins de la Fondation universitaire. On y trouve une revue complète de toutes les explications historiques qui ont été présentées depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

Son étude sur la *Notion de temps* qui, à partir de 1913, devient le tome III du cours de Cosmologie, se maintient de même à égale distance du réalisme outré et de l'idéalisme.

Ajoutons qu'on peut suivre, dans les cent premiers fascicules de la *Revue néo-scolastique de philosophie*, les progrès de ses recherches. Mainte étude qu'il y publia est une mise au point de problèmes nouveaux, où il esquisse des doctrines que ses livres devaient, plus tard, présenter sous une forme définitive. D. Nys fut un collaborateur inlassable et dévoué de ce périodique, que le cardinal Mercier avait fondé pour y rassembler les travaux des professeurs de l'Institut.

Lorsqu'en 1921 fut constitué le jury chargé de juger le concours

des sciences philosophiques pour la période 1908-1917, le rapporteur, M. Decoster, professeur de philosophie à l'Université de Bruxelles, jugea le travail scientifique accompli par notre regretté collègue, en ces lignes que nous prenons plaisir à faire nôtres :

*L'œuvre de M. Nys se présente comme un tout organique, vraiment et puissamment synthétique. Elle embrasse, dans sa totalité, un département important de la philosophie — la cosmologie ou « étude philosophique du monde inorganique » — et l'explore jusque dans ses régions les plus reculées. Nous trouvons ici cette universalité véritable qui est, en philosophie, la marque de la parfaite maîtrise (1).*

### III.

Si l'œuvre de Nys est marquée au coin de ce caractère organique et universel auquel on reconnaît la parfaite maîtrise, ne peut-on pas ajouter que sa vie toute entière présente une unité remarquable, une subordination de sa personnalité au grand idéal dont il s'était fait l'homme lige? Avec le cardinal Mercier et comme lui il fut un ouvrier inlassable de la restauration du thomisme. Comme lui il avait le tempérament de l'homme de science et il s'interdisait toutes entreprises étrangères à ses études.

Nys fut un professeur et ne fut que cela. Son amour de la science se confondait avec l'amour de l'*Alma Mater* que cette science devait servir. Il aimait l'Université de toute son âme; il répétait volontiers qu'elle est dans notre pays le seul centre de science et de catholicisme dont la disparition serait irrémédiable. Il la voulait grande et il parlait de son avenir avec des effusions de tendresse. Sur l'*Alma Mater* se reportèrent ses dernières affections, puisqu'il lui a légué ses livres, sa maison.

Son amour des étudiants était une autre forme vivace de son amour de l'*Alma Mater*, et ce même amour ne transpirait-il pas dans cette bonté exquise qu'il témoignait à ses collègues de l'Université? Quiconque l'a approché ou connu a ressenti les émanations de cette bonté souriante qui, chez lui plus que n'importe quel autre, était diffuse d'elle-même.

*Bonum est diffusivum sui.*

Parmi tant de vertus qui ornaient son âme de prêtre, c'est la bonté qui brillait du plus vif éclat.

Elle lui inspirait des formes exquises de charité. Jamais parole blessante pour autrui ne sortait de sa bouche. Il n'ignorait pas les dissensions de l'heure et les graves périls qui menacent l'avenir; bien au contraire, il jugeait les doctrines, les positions et les thèses avec logique et prudence. Mais jamais il ne suspectait les intentions, et ne perdait le sens de la mesure. Modeste de tempérament, il se réservait les charges et préféra laisser aux autres les honneurs. On devait lui faire violence pour le décider à occuper la place qui lui revenait. N'a-t-il pas souhaité, qu'on plaçât sur sa tombe une croix de bois, sans inscription et sans ornements — comme s'il était possible de déférer à cet excès d'humilité. Non. Pour l'édification des vivants, il convient d'exalter ce que fut une vie aussi méritante.

Les collègues de M. Nys l'ont payé en retour, en lui vouant une sympathie respectueuse, une estime chez qui certains de nous allaient jusqu'à l'admiration. Il n'est pas difficile de découvrir le secret de l'ascendant qu'il exerçait : c'est que dans tout ce que faisait le chanoine Nys, l'homme était dominé par le prêtre. Sa piété donnait un sens surnaturel à son enseignement et à son commerce social. Sa résignation dans la souffrance était de la force d'âme chrétienne. Sa charité pour autrui prenait le caractère d'un apostolat.

S'il se tint à l'écart des querelles et des dissensions, c'est qu'il les jugeait incompatibles avec la dignité du prêtre et qu'il

(1) *Moniteur belge* du 25 mars 1921.

entendait éviter tout ce qui est susceptible de l'amoin-drir, et d'amoin-drir avec elle la cause de la religion.

Du coup, sa vie s'auréolait d'une sérénité et d'une majesté, qui constitue, pour nous laïques, l'irrésistible prestige du sacerdoce.

M'est-il permis d'ajouter devant cette tombe que ceux à qui M. Nys avait accordé son amitié se sentent envahis par une douleur dont l'acuité est persistante. Quelle perte que celle de cet ami incomparable, au jugement sûr, au dévouement fidèle, toujours égal à lui-même, épargnant à ses intimes ces sautes d'humeurs que les meilleurs ne peuvent éviter, confidant de joies et de peines, sur qui l'absence n'offrait aucune prise, toujours attentif à prévenir, par ses délicates attentions, les besoins du cœur de ceux qu'il aimait.

\* \* \*

Cher Collègue et cher Ami,

Votre vie demeurera pour nous un grand et salubre exemple. Puisse le Juste Juge vous recevoir dans ses allégresses et rapprocher votre âme de celle du saint Evêque à qui vous devez l'orientation scientifique de votre carrière.

MAURICE DE WULF.

Professeur à l'Université de Louvain,

## Sous la foudre

L'abbé Wiklinski avait pu revenir de la ville, avant la nuit, à son presbytère. Tout en prenant le thé, il racontait son expédition à sa servante.

— J'ai ramené la jument. Impossible de l'assortir; pas une bête de ce poil sur tout le marché. La vendre eût été dommage. Par exemple, j'ai changé la britchka de main de maître.

— En fin de compte, Monsieur le curé a dû déboursier de l'argent.

— Mais comment voulez-vous, Martine, qu'on me donne une britchka neuve pour cette carriole et qu'on me paie par dessus le marché?

— Je ne dis pas. Seulement, la vieille était plus commode. Il est vrai qu'au printemps, elle coûtait trente roubles de réparation. Et une jument, tenue à l'avoine toute l'année, et ces deux chevaux d'attelage, à combien cela revient-il? Comment pensez-vous, Monsieur le curé?

— Laissez-moi tranquille, Martine. Un curé doit aussi veiller aux apparences. C'est un ministre du Seigneur... Tenez, voilà des biscottes qui ont déjà pris un goût d'armoire, voyez donc.

Martine, solide et proprette personne de quarante ans, rougit jusqu'aux oreilles. Elle prit sur la table la corbeille de pâtisseries, en approcha son nez effilé et connaisseur, et dit :

— Ce n'est pas possible que ça sente l'armoire. L'armoire est nette comme perle. Je vais vous dire d'où ça vient. C'est de cette boîte qu'on a apporté de chez M<sup>me</sup> Drozdowska, avec le linge d'église. Monsieur le curé a voulu qu'on la range, sous prétexte qu'elle était en joli bois et capitonnée. On peut la mettre n'importe où, ça vous a une odeur de muse qui se sentira toujours.

— Eh! bien, mettez-la au-dessus de l'armoire, dit le curé en souriant.

— Allons, bon.

Martine quitta la pièce pour introduire immédiatement cette amélioration dans son ménage, tenu de façon si exemplaire, qu'une fausse odeur y détonait, comme une fausse note dans la belle harmonie du concert.

Et le curé humait son thé brûlant, en même temps que les parfums de la chaude nuit d'été qui entraient par les fenêtres ouvertes. La cure était bâtie sur une élévation et les fenêtres du petit salon donnaient sur les hautes régions de l'atmosphère, domaine aérien des oiseaux, alors désert et mystérieux. La nuit enfiévrée semblait respirer en dormant, d'une respiration entrecoupée et sifflante.

La gouvernante revint, bien décidée à se venger d'avoir été ainsi prise en défaut. Mais elle gardait des apparences bénignes.

— A propos, pendant que Monsieur le curé était à la foire, nous avons eu des visiteurs, ici. Les gendarmes russes sont venus...

— Encore! s'écria le curé, en faisant une grimace, comme s'il avait avalé une mouche en mangeant. — Qu'est-ce qu'ils voulaient?

— Est-ce que je sais? Ils ont dit qu'ils reviendraient ces jours.

Mais voyant que la nouvelle atterrait le pauvre prêtre au point qu'il repoussait loin de lui le friand morceau de salaison, entamé avec tant d'appétit, Martine mit aussitôt de côté sa rancune et se prit à le tranquilliser.

— Voyons, voyons, après tout, ces gens-là sont comme tous les gens en service. Ils tournaillent comme ça pour faire voir qu'ils font quelque chose. Je leur ai donné à boire. Ils ont remercié bien honnêtement. Vous auriez dit des voyageurs ordinaires.

— Ils se sont informés de quelque chose? Ou quoi?

— Ils ont dit seulement qu'ils avaient affaire aux livres de la sacristie.

— Mes registres sont en ordre... Ça, pas la moindre illégalité, dit l'abbé Wiklinski, après avoir réfléchi un instant.

Son visage se rassérêna et il acheva sa collation. Martine contemplant avec une complaisance extasiée la bonne mine de son curé, mais les biscottes lui passant encore par la tête, elle expliqua :

— C'est qu'il faut que Monsieur sache que, cette année, tout a, comme ça, un goût plus fort. Toujours des chaleurs, des orages. En voilà encore un...

— Qu'est-ce que vous chantez? dit le curé, en faisant de nouveau la grimace. Il faisait beau quand je suis revenu. Et tout à l'heure, encore, il soufflait un petit vent...

— Regardez donc ce nuage qui vient là-bas.

Le curé s'approcha précipitamment de la fenêtre et regarda. L'obscurité s'épaississait à l'est. De gros nuages fumeux pourchassaient les dernières étoiles et le rire sinistre des éclairs ne permettait plus aucun doute. Le curé recula en se signant avec un frisson nerveux.

— Les fenêtres! vite, fermez les fenêtres! cria-t-il d'une voix brisée, surprenante de la part d'un gros gaillard de trente ans passés.

— On y va. On y va... répondait Martine, le plus placidement du monde. C'est encore loin.

Et, après avoir fermé les deux fenêtres de la pièce, elle sortit pour jeter un coup d'œil aux autres ouvertures de la maison.

Le curé se promenait de long en large, lançant de temps en temps un regard inquiet vers les vitres, comptant toujours que « cela passerait de côté », mais à chaque fois, des fulgurations spectrales lui serraient le cœur, et un grondement lointain retentissait déjà dans l'espace.

Un orage à tout casser s'avancait. Les éclairs multipliés faisaient un jour livide, et, sous cette auréole effrayante, le pays apparaissait jusqu'aux confins de l'horizon, car la cure le dominait tout entier, perchée au-dessus même de l'église, au bord d'une ravine. C'était une région montagneuse, voisine de la Galicie.

La cure se préparait comme pour repousser un siège. Martine revint, portant, avec un gros trousseau de clés, la principale pièce de la défense : une petite sonnette de Lorette dont la voix pure, conjurant les éléments déchainés, se mêlait au cliquetis aigre de la ferraille. On eût dit, à la voir virer en brimbalant tout cela, qu'elle procédait à une opération de toute gravité, à une pratique infaillible, enseignée par la sagesse des siècles, en même temps qu'à un rite à la fois auguste et joyeux.

Tout à coup, elle bondit vers la fenêtre :

— Oh! regardez donc, Monsieur le curé, comme ces chaumières roulent des yeux quand ça éclaire. Et les tilleuls, près de l'église, dirait-on pas qu'ils sont en argent? Jamais notre village n'est aussi joli que par ces nuits d'orage.

Mais le curé n'était point du tout de cet avis.

— Ne dites donc pas de sottises, Martine. L'orage est toujours un signe de la colère de Dieu. La grande porte est-elle bien fermée? Et celle de la cour? Il n'y a pas de courants d'air dans le vestibule?

— Tout est bien fermé, Monsieur le curé, n'ayez crainte, même la porte de derrière. Si l'on venait pour un malade, on ne trouverait pas un trou pour entrer. Et avec ce vacarme... Oh! encore...

Le curé sursautait à chaque éclair et à chaque coup de tonnerre. Ne voulant pas se signer continuellement, il traçait sans interruption, avec le pouce de la main accrochée à sa soutane, de petites croix à la hauteur du cœur.

Martine le regardait avec une compassion mêlée de quelque

\*\*\*

ironie. L'abbé Wiklinski cherchait un antidote à cette horreur physique de l'orage, dont il avait honte, mais qu'il ne pouvait dominer. Il essaya de se fâcher :

— Mais aussi, aller bâtir une cure comme pour la jeter en proie au feu du ciel! S'il y avait encore un toit de zinc! Mais du bardeau, du bardeau... Pas de paratonnerre et choisir la plus haute montagne!

— Hé! Monsieur le curé, depuis tant d'années que le bon Dieu nous protège, il n'ira pas nous punir aujourd'hui.

Et Martine, les poings sur les hanches, semblait reprocher à son curé son manque de foi et sa pusillanimité.

— Bon, bon! qu'on ne se mêle pas des desseins du bon Dieu.

Pendant, la pluie, qui, jusqu'alors caressait traitreusement les vitres emperlées, se mit à les fouetter à tour de bras. Le crépitement de l'averse alternait maintenant avec les rugissements de la foudre. Une coulée de verre liquéfié voilait les rougeurs enflammées du ciel de sa masse trouble, plombée, navrante. Une trombe d'eau flagellait les toits, et, à terre, faisait sauter les plaques en longues aiguilles. Le gros de l'orage avait atteint le zénith et pendait tout entier au-dessus de la maison.

— Martine, Martine... allez, allez chez vous... Moi, je vais... je vais prier.

Le curé s'agenouilla devant son lit, dans sa chambre à coucher. Il récitait tout haut des prières qu'il entendait à peine à travers le fracas de la tourmente et dont il ne comprenait plus le sens. Il voyait devant lui, étendue sur le mur, une tapisserie représentant un tigre et servant de fond au crucifix. Toutes ces idées se brouillaient dans sa tête.

— O Dieu, ma force et mon refuge... Et si la mort me surprenait là? Si tôt... Je serais étendu raide... devant ce tigre... Ou le feu encore, le feu... brûlé vif! O mon Dieu, ayez pitié de moi!... Mais pourquoi, pourquoi cette horrible peur?

Un craquement, soudain, tout proche, le jeta à mi-corps sur son lit. Il cria : « Seigneur! » et attendit un instant, jusqu'à ce que la conscience lui revint; puis, il se rendit compte qu'il n'avait aucun mal, que le tigre était à sa place sur le mur, et que rien, dans la pièce, n'avait été touché.

Mais les coups de tonnerre se succédaient sans interruption. Quand cela finirait-il? Où fuir pour ne plus voir, ne plus entendre? Le pauvre prêtre saisit l'oreiller, s'en coiffa, se l'enfonça jusqu'aux oreilles, essayant de se ramasser tout entier sous ce paratonnerre de bonne femme.

Il resta longtemps ainsi, à genoux, pelotonné, épiant si l'orage s'éloignait. Il s'éloignait en effet, espaçant de plus en plus les coups terribles qui lui martelaient la tête et qu'il ressentait à travers le duvet comme l'éclatement d'énormes vesses-de-loup. Il risqua une oreille au dehors. La foudre pétaradait encore, lointaine; l'averse ne relâchait pas.

Mais, depuis quelques instants, un bruit se faisait entendre, plus proche, d'origine humaine, un heurt violent à la porte d'entrée. D'un bond, le curé fut debout.

— Naturellement, la maison brûle. Et moi qui suis là comme un imbécile!

Il se précipita dans le vestibule et trouva Martine parlementant à travers la porte fermée.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Des désespérés quelconques, Monsieur le curé! Par un temps pareil...

— Rien ne brûle?

— Que voulez-vous qui brûle? Ce sont des voyageurs.

L'abbé Wiklinski s'approcha à son tour :

— Que voulez-vous? demanda-t-il d'un ton menaçant.

Des voix mêlées d'homme et de femme s'élevèrent derrière la porte.

— Loué soit Jésus-Christ. Chrétiens catholiques... Ayez pitié de nous, Monsieur le curé. Que le tonnerre de Dieu nous écrase si nous sommes venus avec de mauvaises intentions...

Le curé et la gouvernante échangeèrent un regard. Il fallait ouvrir. On ouvrit.

Ils n'entrèrent pas aussitôt. Ils demeuraient sur le seuil, ployés en deux sous la pluie torrentielle, en toute humilité et révérence, un jeune paysan et une jeune fille souriante, trempés au point que l'eau ruisselait sur eux comme sur les statues d'une fontaine.

— Allons, remuez-vous, entrez! cria le curé d'un ton rogue, et il ferma soigneusement la porte, quand ce couple de naufragés fut enfin dans le vestibule qu'il changea en une véritable mare.

— Qu'est-ce qu'il y a? Un malade?

— Hé non! Monsieur le curé, répondit le garçon, c'est pour une affaire personnelle.

— Mais comment êtes-vous entrés, puisque la porte de la rue est fermée?

— Par la clôture au-dessus du ravin.

— La fille aussi?

— Je l'ai un peu soulevée, dit-il en riant, tandis qu'elle se cachait les yeux du revers de la main.

— C'est très bien. Allez un peu vous sécher à la cuisine.

Martine avait pris de l'intérêt pour ces jeunes gens, à voir leur bonne figure et leur solide charpente que moulaient leurs vêtements collés, lavés par toutes les cataractes du ciel.

— Si M. le curé le permet, dit-elle, je vais donner au garçon, pour le changer, ces habits qui sont restés du bûcheron. Et pour la fille, je m'en charge.

— Donnez, Martine.

Pendant que les voyageurs se séchaient et se changeaient à la cuisine, le curé s'était remis à marcher dans le salon, constatant avec joie que l'orage s'éloignait peu à peu, sans avoir causé de dévastations apparentes. Les éclairs, moins sinistres, montraient derrière les vitres le village à sa place, l'église au milieu des peupliers. Aucune lueur d'incendie n'apparaissait à l'horizon.

Bienfaisante pluie, pensait l'abbé Wiklinski, avec un soulagement profond. Que c'est laid de craindre ainsi la colère des éléments! Que c'est laid, surtout pour un prêtre qui doit être prêt à la mort à tout instant. Mais le monde est beau, et le prêtre aussi est un homme attaché à la terre. On a tant de projets spirituels et temporels devant soi!

Il avait presque oublié ses visiteurs nocturnes, quand ils se montrèrent, habilement costumés avec la houppelande du bûcheron et la camisole de Martine. Jeunes, beaux, solemls, on eût dit qu'ils allaient à la noce. Ils se tenaient par la main.

— Vous faites un beau garçon, dit le curé en souriant. Comment vous appelez-vous?

— Hryc Lewczuk, pour vous servir.

— Et la jeune fille?

— Paraska Kuncewiczowna.

— Ah! vous voulez peut-être... commença le curé, frappé d'une idée subite.

Il fit un pas en arrière, comme pour fuir des pestiférés et considéra attentivement les inconnus, bien que, sous ces vêtements étrangers, il put encore moins découvrir qui ils étaient.

Le paysan comprit sa pensée et fit, ainsi que la fille, une profonde révérence. Puis il se redressa, prit du souffle, et d'une voix grave et ferme :

— C'est cela, dit-il, nous sommes catholiques de rite uniate.

— Et vous venez me trouver, moi, prêtre latin, pourquoi?

— Une fois décidés, moi Lewczuk, et elle, Kuncewiczowna,

nous sommes partis pour la Galicie pour recevoir la bénédiction d'un de nos prêtres. Mais le guide qui nous conduisait a été attrapé par les gendarmes, à la frontière. Nous nous sommes sauvés ici chez des gens que nous connaissons. Ils nous ont dit qu'ils avaient un bon curé, selon le cœur de Dieu. Alors, nous les avons quittés, cette nuit, comme pour rentrer chez nous, sans rien dire à personne de ce que nous voulions faire. Mais quand le bon Dieu a envoyé ce grand orage qui cachait tout, nous sommes venus nous jeter aux pieds de notre père en Dieu, pour qu'il nous unisse par sa bénédiction, suivant la sainte foi polonaise qui est une.

Le curé devint blanc comme linge. Tout bas, comme s'il craignait d'être entendu, dans cette solitude et par ce bruit :

— Savez-vous, vous autres, savez-vous ce qui m'attend si je vous marie? La Sibérie, ni plus ni moins.

— Nous le savons, Monsieur le curé. Et nous aussi. Mais par cette nuit à ne pas mettre un chien dehors, pour sûr que personne n'en saura rien.

L'abbé Wiklinski leva ses mains jointes.

— Pour l'amour de Dieu, bonnes gens, cherchez un prêtre uniate. Je suis nécessaire ici à mon troupeau, moi.

— Nous ne pouvons guère passer en Galicie, maintenant. Ici, les popes ne sont pas nôtres. Nous aussi, nous appartenons au troupeau du Seigneur. Et nous sommes pressés.

Le curé, tout renfrogné, claquant la langue, arpentait la pièce à grands pas.

— Mais, comment voulez-vous... Ici? Il n'y a même pas de témoins.

— Eh bien! sans témoins. Que la main d'un prêtre nous unisse seulement.

Le curé s'arrêta, regarda longuement ces deux jeunes gens, raides et graves devant lui, comme des soldats devant un chef, puis il se voila soudain le visage de sa main, se dirigea lentement vers sa chambre à coucher et ferma la porte sur lui.

Hryc et Paraska demeurés seuls, se regardèrent et échangèrent seulement deux mots dans leur patois :

— Alors quoi? Il le donnera?

— Je crois qu'il le donnera.

Puis ils attendirent à la même place, sans plus se regarder. Mais il se rejoignaient dans leur rêve commun. Ils revoyaient leur vieille église uniate, aujourd'hui « convertie » en église schismatique, ils écoutaient dans leurs souvenirs la voix de leur ancien prêtre, déporté, Dieu sait où; les chœurs qui unissaient en de si beaux chœurs les joyeux ténors et les basses rêveuses. Et ils se voyaient dans leurs atours nationaux, parés comme il convenait à des enfants de paysans aisés. Et ici, une chambre étrangère, un orage menaçant dont les derniers éclairs leur tiraient encore la langue derrière les fenêtres! Mais ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient plus grands là qu'ils ne pouvaient l'être aux temps heureux de la liberté, que leurs coeurs trempés dans la persécution et la constance étaient plus dignes que jamais du sacrement.

La porte de la chambre à coucher s'ouvrit. Sur une table couverte d'une nappe blanche, deux bougies allumées encadraient un crucifix. L'abbé Wiklinski, en surplus et en étole, leur fit signe de la main de passer dans cette pièce ainsi préparée pour la cérémonie.

Et Hryc et Paraska se réjouirent à voir ces apprêts de leur pauvre mariage, contre lequel s'étaient conjurées les foudres du tsar et les foudres du ciel.

.....

Durant les semaines qui suivirent cet événement, l'abbé Wiklinski vécut dans la terreur continue et l'attente. C'était une peur physique étrange, unie à la satisfaction d'une conscience approuvant le devoir dangereusement accompli, inquiétude et paix tout ensemble, état d'âme exceptionnel, guerrier.

Le jeune curé, bien que ne négligeant pas ses devoirs ecclésiastiques, avait beaucoup d'habitudes mondaines. Ses connaissances appréciaient l'homme aimable qu'il était, ce qui lui fournissait de continuelles occasions de visites et de réunions, de dîners et de parties de cartes.

Il aimait aussi les chevaux, le jardinage, les abeilles. Il aimait même à chasser en compagnie, et cela, *cum clamore*, à bruit de chiens et d'armes tonnantes. Il avait aménagé de main de maître sa cure et son jardin, et tenait énormément à son intérieur, tout près qu'il fût du ciel et de ses foudres. Chez lui et dans la contrée, il se sentait à l'aise, aimait sa paroisse, non seulement comme un champ de labour apostolique, mais comme une petite patrie, pleine de visages familiers, de précieuses commodités et de paysages agréables.

Et voilà que cette nuit venait de compromettre les liens qui l'attachaient à tout ce petit monde. S'il était découvert, il pourrait être déplacé, envoyé dans une autre paroisse, ou même... beaucoup plus loin.

Prévoyant cette éventualité, il avait modifié certains de ses projets. A quoi bon chercher à assortir la jument? A quoi bon une britcka neuve, puisque tout cela pouvait être confisqué ou vendu?

Les jeunes Lewczuk ne le dénonceraient pas, assurément. Martine par attachement à son curé, saurait tenir sa langue; il n'y avait ni témoins, ni documents... Mais le diable dort-il jamais?

En effet, peu de temps après cette fameuse nuit, les gendarmes se montrèrent à la cure.

Les gendarmes inspiraient à l'abbé Wiklinski la même répulsion physique que l'orage, même quand il n'avait à se reprocher aucun manquement aux lois existantes; cette fois, cependant, il les reçut avec plus de courage, bien qu'il eût sujet de redouter leurs investigations.

Ils passèrent comme avait passé l'ouragan et, après quelques jours de répit, l'abbé Wiklinski se confirma dans cette vérité consolante que la foudre ne tombe pas à chaque fois qu'il tonne et que les gendarmes ne savent pas toujours tout. Un autre homme s'éveillait en lui, un séditieux qui se disait, répétant un dicton du village : La chèvre ne meurt qu'une fois. Eh bien!... un curé aussi!

Il avait grand besoin de raffermir sa philosophie et de tonifier

ses nerfs, car la persécution de l'Union sévissait cruellement cette année, et l'été était exceptionnellement orageux.

On voyait les fermes brûler à un mille de là. On avait vu, dans la paroisse voisine, la foudre entourer le clocher d'une banderole de feu et frapper droit sur la chaumière d'un malfaiteur notoire, figurant merveilleusement la direction de la colère de Dieu. Mais le village était épargné. Les pluies avaient bien couché les dernières moissons encore sur pied, mais elles ne risquaient rien, étant déjà mûres, et quelques jours de beau temps suffisaient pour qu'on pût y mettre la faux. Seulement la route qui courait entre les hauteurs avait un peu changé de figure par suite du passage des torrents : la maison de l'adjoind était minée par les eaux, et le vieux platane, qui se dressait au débouché de la ravine, avait croulé, jetant d'un escarpement à l'autre, au-dessus de la route, comme un pont de verdure. Ce n'était même pas la peine de l'enlever avant l'hiver : il faisait un si bel effet!

Un mois environ après le mariage, l'orage, une nuit, repassa sur la cure. Mais les coups en étaient moins violents, ou du moins il le semblait à l'abbé Wiklinski. Il était assis, son bréviaire à la main, faisant tous ses efforts pour détourner sa pensée des préoccupations terrestres. Il s'était mis beaucoup d'ouate dans les oreilles.

Comme la première fois, l'orage envoya devant lui l'avant-garde ailée des bourrasques, à bride abattue sur les collines, et ses fusées aveuglantes éclairèrent le pays qu'il devait conquérir. Comme la première fois, son orchestre triomphal éclata au milieu des pleurs inconsolables de l'averse, et le gros de ses forces passa dans un galop tonitruant au-dessus du toit trépidant de la cure.

Et de nouveau, au milieu de l'universelle épouvante, des coups opiniâtres retentirent à la porte d'entrée.

Le curé s'y rendit tout droit.

— Qui est là?

— Loué soit Jésus-Christ... chrétiens catholiques...

— Ah! cette fois, c'est trop fort! gémit-il.

Et il ouvrit.

Encore un couple de jeunes gens : Harasin Lewczuk et Nataka Koniczna.

Ceux-là avaient été plus pratiques, ils s'étaient mis en route avec une malle contenant les habits de gala qu'ils endosseraient pour la cérémonie, sur laquelle ils comptaient infailliblement.

— Qu'est-ce que c'est ça? Qu'est-ce qui vous prend de m'apporter cela, la nuit?

— C'est donc permis, le jour? demanda le fiancé en riant.

— Ni le jour, ni la nuit. Qu'est-ce qui vous a dit que je donnais des mariages à la cure?

— C'est que je... C'est que nous... On se disait... On vous demande bien pardon, Monsieur le curé, balbutia le paysan, en regardant de côté.

— Qu'on n'aille pas me raconter des mensonges, au pied de l'autel! cria le prêtre. Qu'est-ce qui vous l'a dit?

Harasin et Nataka tombèrent à ses pieds, inondant le parquet d'une énorme flaque d'eau, comme d'un torrent de larmes.

— C'est Hryc, notre parent, qui vous a vendu, Monsieur le curé. Mais nous avons juré sur le salut de notre âme...

— C'est bon... et voilà comment on tient sa langue! Filez vous changer.

Avant la fin de l'automne, l'abbé Wiklinski donna encore le mariage à dix-huit couples, soit par des nuits de tempête, soit par ces nuits obscures qui précèdent le Nouvel An.

Une nuit même, il en vint trois à la fois. Le curé les tança vertement, jura ses grands dieux que c'était bien la dernière fois, mais comme les six intrus avaient déjà franchi la porte, il donna les trois mariages, puis il les fit sortir en cachette, couple par couple, de trois côtés différents, murmurant derrière eux des bénédictions.

Puis, il s'apprêta lui-même à partir, persuadé que tôt ou tard il serait découvert et puni. Les gendarmes vinrent à plusieurs reprises, et même le commissaire de police. Ils ne l'inculpaient point ouvertement, mais ils se montraient toujours, comme par hasard, juste après chaque récidive du prêtre dans une contravention qui finissait par devenir un vice invétéré.

L'abbé Wiklinski était prêt à tout. Il avait dit adieu à l'été, le dernier été sûrement, qu'il passait dans cette maison, dans ce jardin. Il avait dit adieu aux décors mordanés de l'automne, qui étaient ici magnifiques sur cette terre luxuriante et ces vastes

horizons. Il avait dit aussi adieu aux hommes, dans son cœur : aux voisins des chaumières et des châteaux, aux nombreuses connaissances qu'il avait parmi eux, à l'industrielle Martine, au propriétaire de la ferme voisine, ami dévoué. Et, à l'attendrissement de ces adieux se mêlait une grande part de mélancolique regret, quand il songeait à ces jeunes couples qu'il avait bénis pour une vie honnête et confirmés dans l'espoir que Dieu ne les abandonnerait pas tout à fait. Ces complices pouvaient lui valoir, il est vrai, la prison et l'exil, comme ils lui avaient coûté déjà bien des inquiétudes et de tristes pressentiments. Mais ils étaient devenus pour le curé un cercle étroit de fidèles, unis à lui par un secret terrible, un troupeau élu, marqué de la croix rouge du martyr.

Personne au village ne semblait connaître le secret de l'abbé Wiklinski. Mais comme il avait pris une mine plus pâle et plus grave, comme il acceptait rarement maintenant les invitations à dîner ou à jouer aux cartes, comme son sourire toujours affable, s'était encore illuminé du nouveau rayonnement de son âme, pleine d'un amour silencieux, on commençait à parler dans les chaumières de la sainteté du curé qui lui venait avec la maturité de l'âge, et à dire, dans les châteaux, qu'il prenait le bon chemin pour faire un prélat, sinon même un évêque. Il avait grandi visiblement dans l'estime des gens. D'un gai concitoyen en soutane, il était devenu vraiment un haut fonctionnaire du ministère divin, excitateur des consciences, porteur des consolations et d'exemple, un prêtre.

Avec l'arrivée de l'hiver, les orages et les expéditions nuptiales à la cure prirent fin. Peut-être l'abbé Wiklinski avait-il déjà marié tous les couples ruthènes de la région qui désiraient l'état matrimonial. Sa paroisse était de rite latin, et se trouvait seulement sur la route des uniates qui allaient chercher le baptême ou le mariage en Galicie.

L'hiver est une saison de l'année plus ingrate que les autres, même pour l'âme. Les ardeurs se refroidissent, l'ampleur des projets se rétrécit. Mais les graines qui sommeillent n'attendent que la résurrection du printemps. Il en fut de même pour notre curé. A mesure que s'éloignaient les souvenirs de l'été, les appréhensions des orages et des persécutions, avec la tranquillité intérieure, une certaine torpeur l'engourdit. Son héroïsme diminua à ses propres yeux, il n'avait personne à qui se confier, si ce n'était à Martine, et il n'y tenait guère, car cette créature de bas vol n'attachait pas à ces événements une importance exceptionnelle. Elle les classait dans les pratiques normales de la vie domestique dans les secrets de ménage : en été, par exemple, on donne, quand il le faut, des mariages le nuit; en automne, on met sécher les morilles; en hiver, on s'occupe d'autre chose.

Les soins prévoyants de sa gouvernante pour l'avenir, les provisions, les améliorations domestiques, finissaient par inculquer insensiblement au prêtre la certitude que rien ne changerait l'année suivante, que la vie coulerait de la même façon, avec de légères variantes, à cette même place si douillette. Et il revenait peu à peu à ses occupations d'hiver traditionnelles, à ses visites et à ses relations de société.

Le printemps reparut, le mois de mai et le travail intensif au jardin. L'abbé Wiklinski par les beaux jours, aimait gratter la terre de grand matin. Ce jour-là, vêtu d'un sarreau de toile, il garnissait de mousse ses fraisiers dont les jeunes feuilles se développaient gaïement sur la plate-bande bien fumée, des fraisiers importés de France par l'obligeance de M<sup>me</sup> Drozdowska, sa pénitente.

Soudain, une silhouette de femme, la tête emmitouflée dans un châle, malgré la douceur de la température, se profila derrière la haie. En un clin d'œil, elle eut posé à terre un panier et disparut.

Le prêtre laissa son travail et courut à la barrière. Il regarda. La femme s'enfuyait à toutes jambes par la prairie. Arrivée à quelque cent mètres, elle s'arrêta, tourna la tête, et s'inclina d'un air suppliant la main vers la terre. Le prêtre ne vit que deux yeux brillants à travers les plis du châle, il ne reconnut pas cette femme. Déjà, elle s'éloignait plus tranquillement et ne fit bientôt qu'une tache grise sur le fond verdoyant.

Le prêtre s'approcha du panier abandonné, recouvert d'une grosse toile sous laquelle bougeait quelque chose. Il s'agenouilla, le découvrit... Un enfant!

— Voilà qui dépasse la mesure! s'écria-t-il très fort, en se relevant d'un bond. Ils vont me jeter maintenant des enfants perdus! Que faire, en attendant? Il était là, il fallait bien le prendre.

Le curé se remit à genoux. L'enfant, tout petit encore, d'un rouge de corail pâle, souriait bêtement aux anges, crispant ses menottes et donnant dans la toile des ruades énergiques. Il était emmaillotté avec un morceau de drap et sur son ventre s'étalait une énorme pancarte de papier qui portait ces mots en grosses lettres :

« Le fils de Hryc et de Paraska Lewczuk demande la grâce du saint baptême. Il désire porter le nom de son père. Le remettre à cet endroit, après la tombée de la nuit. La mère viendra. »

— C'est autre chose, murmura le prêtre, considérablement radouci. Il recouvrit le panier, et, comme il l'eût fait d'une charge de légumes, le porta à la cuisine.

La gouvernante passa par tous les degrés de l'étonnement, de l'indignation et de l'attendrissement, que son curé venait de traverser, mais quand elle sut le dernier mot de l'histoire, elle réfléchit et comptant sur ses doigts.

— Pardonnez-moi, Monsieur le curé, voilà dix mois passés depuis notre premier mariage, c'est à nous.

Et, ce disant, elle eut un sourire quelque peu hardi, si bien que le curé voulut froncer le sourcil, mais lui-même aussitôt éclata d'un franc rire et dit gaïement :

— Nous pouvons en avoir d'autres!

A partir de ce baptême, l'abbé Wiklinski sentit se ranimer en lui l'inquiète étincelle du service de Dieu. Il comprit qu'une nouvelle saison commençait.

Vers la fin de mai tombait la fête de son bon voisin, gros propriétaire foncier, occasion annuelle d'une réunion d'amis à laquelle le curé ne pouvait manquer sans offenser un homme qui était le collateur de sa paroisse et une vieille connaissance.

Il vint donc au dîner. Les hôtes, hommes et femmes, étaient nombreux. La pénitente qui lui avait offert ses fraisiers français s'y trouvait.

Après un repas abondant et de haut style culinaire, trois petites tables se rapprochèrent pour le « wint » monstre des grandes solennités. Les dames jouaient aussi et l'aimable M<sup>me</sup> Drozdowska prit place à côté du curé et du maître de maison.

La nuit exceptionnellement chaude permettait de laisser les fenêtres ouvertes; le parfum du lilas se mêlait à la fumée des cigares et les cervelles échauffées des convives étaient pleines d'entrain et de jeunesse.

Soudain, un coup de tonnerre retentit au loin, le premier que les jeunes lilas entendissent de cette année. Le curé sursauta et posa ses cartes.

— Ah! ah! s'écria en riant le maître de maison, ce cher curé! Un homme plus courageux que nous, on le sait, mais qui a peur de l'orage comme un enfant. Allons, regardez un peu vos cartes, l'abbé. Vous devez avoir au moins quelques as?

Le curé, en effet, avait un jeu superbe, mais une défaillance le prit, il perdit deux fois, et faillit même entraîner dans sa ruine la dame sa partenaire.

Il tonna encore. La pluie tombait déjà sur les arbres voisins, le vent berçait la flamme des bougies. L'orage impatient accourait.

L'abbé Wiklinski se leva, gêné, mais décidé.

— Je vous demande mille pardons, Mesdames et Messieurs... Mais je viens de me rappeler que j'ai un travail pressant à la cure... Demain, je dis la messe de bonne heure... Voilà déjà onze heures passées.

— Mais il faut au moins finir cette partie. Combien de fois déjà...! Du reste, il pleut. Attendez que l'orage passe.

— Non, je préfère être chez moi, pendant l'orage.

— Mais nous aussi nous sommes menacés. La présence de M. le curé nous donnerait du courage, dit M<sup>me</sup> Drozdowska, en minaudant.

— Non, non, excusez-moi, il faut absolument que je parte, répétait le curé, résigné à sa réputation de poltronnerie.

Le maître de maison regarda bien en face la mine décidée du prêtre et, soudain, arrêta court ses instances.

— Puisqu'il n'y a pas moyen autrement, dit-il en l'embrassant de tout son cœur, laissez-le... Il sait ce qu'il a à faire.

Un moment après, l'abbé Wiklinski, enveloppé dans son manteau, aveuglé par les éclairs et la pluie escaladait le chemin qui conduisait à sa cure.

Il sait quel visiteur l'orage peut lui amener. Et quand même personne ne viendrait, il sera là-haut à son poste, contrebandier des âmes, sous la foudre.

Baron Joseph WEYSSENHOFF.

(Traduit du polonais par PAUL CAZIN.)

## La Belgique et le Congrès de Paris de 1856

Lorsque les canons cessèrent de tonner autour de Sébastopol un Congrès se réunit à Paris afin de déterminer les conditions du rétablissement de la paix en Europe. La Belgique ne semblait avoir aucun motif de s'inquiéter des débats de cette assemblée saisie du seul programme, du moins en apparence, de donner une solution à des questions de politique orientale. L'unique intérêt de nos provinces dans les discussions des plénipotentiaires assemblés en France était de voir rétablir la paix complète à bref délai et cette paix permettre de donner à leur commerce ainsi qu'à leur industrie un nouvel essor, tout en soulageant le pays de la crainte très justifiée d'être un jour entraîné dans le conflit ou de devenir sa victime si les hostilités perduraient.

Mais vers la mi-avril 1856, le Cabinet de Bruxelles apprenait que les délégués des Puissances s'étaient entretenus « des institutions belges ». Le 24, le vicomte Vilain XIII, ministre des Affaires étrangères, recevait, par les soins du rédacteur en chef du journal russophile *Le Nord* qui se publiait à Bruxelles, communication du protocole de la séance du 8 où cet entretien avait eu lieu.

« M. le premier plénipotentiaire de France, disait ce protocole, appelle ensuite l'attention du Congrès sur un sujet qui, bien que concernant plus particulièrement la France, n'en est pas moins d'un intérêt réel pour toutes les puissances européennes. Il croit superflu de dire qu'on imprime chaque jour, en Belgique, les publications les plus injurieuses, les plus hostiles contre la France et son gouvernement; qu'on y prêche ouvertement la révolte et l'assassinat. Il rappelle que, récemment encore, des journaux belges ont osé préconiser la société dite *La Marianne*, dont on sait les tendances et l'objet, que toutes ces publications sont autant de machines de guerre dirigées contre le repos et la tranquillité intérieure de la France par les ennemis de l'ordre social, qui, forts de l'impunité qu'ils trouvent à l'abri de la législation belge, nourrissent l'espoir de parvenir à réaliser leurs coupables desseins.

» M. le comte Walewski déclare que l'unique désir du gouvernement de l'Empereur est de conserver les meilleurs rapports avec la Belgique. Il se hâte d'ajouter que la France n'a qu'à se louer du Cabinet de Bruxelles et de ses efforts pour atténuer un état de choses qu'il n'est pas à même de changer, sa législation ne lui permettant ni de réprimer les excès de la presse, ni de prendre l'initiative d'une réforme devenue absolument indispensable. » Nous regrettons, dit-il, d'être placés dans l'obligation de faire comprendre nous-mêmes à la Belgique la nécessité rigoureuse de modifier une législation qui ne permet pas à son gouvernement de remplir le premier de ses devoirs internationaux, celui de ne pas tolérer chez lui des menées ayant pour but avoué de porter atteinte à la tranquillité des Etats voisins. Les représentations du plus fort au moins fort ressemblent trop à la menace pour que nous ne cherchions pas à éviter d'y avoir recours. Si les représentants des grandes puissances de l'Europe, appréciant au même point de vue que nous cette nécessité, jugeaient opportun d'émettre leur opinion à cet égard, il est probable que le gouvernement belge, s'appuyant sur la grande majorité du pays, se trouverait en mesure de mettre fin à cet état de choses qui ne peut que manquer, tôt ou tard, de faire naître des difficultés et même des dangers qu'il est de l'intérêt de la Belgique de conjurer d'avance ».

Tout en blâmant la violence de langage de certaines feuilles belges et en déclarant leurs rédacteurs indignes de la protection qui garantit à la presse sa liberté et son indépendance, les plénipotentiaires britanniques ajoutèrent que, représentants d'un pays où la presse libre et indépendante était pour ainsi dire une institution fondamentale, ils ne pourraient s'associer à des mesures de coercition contre la presse d'un autre Etat.

Le plénipotentiaire de l'Autriche, où la liberté dont jouissaient les journaux belges avait toujours paru inadmissible, donna une adhésion de principe aux critiques du comte Walewski. Mais il se refusa à examiner la possibilité de mettre à l'exécution la motion présentée par le ministre français. La question italienne, si importante pour l'empire d'Autriche, avait été également soulevée. Or, le comte de Buol, chancelier de l'Empire, ne voulait à aucun prix la laisser discuter. Pour écarter semblable débat, il fit ressortir que la mission du congrès se bornait aux affaires du Levant et qu'il n'avait pas à faire connaître à des souverains indépendants des vœux relatifs à l'organisation intérieure de leurs Etats.

Le plénipotentiaire prussien, le baron de Manteuffel, au contraire, se montra prêt à participer à l'examen des mesures destinées à mettre fin aux menées des journaux subversifs.

Les plénipotentiaires piémontais et russe, parlant à leur tour, restèrent muets sur la question de la presse.

Le comte Walewski n'avait pas atteint son but de faire exercer par le Congrès une pression sur la Belgique pour l'amener à modifier ses lois et même les articles de sa Constitution qui réglaient la publication des journaux. Il tenta néanmoins, et il l'obtint, de faire jeter par l'unanimité des plénipotentiaires un blâme explicite sur notre pays.

« M. le comte Walewski, dit le protocole, en rendant compte de la fin de la séance, se félicite d'avoir engagé les plénipotentiaires à échanger leurs idées sur les questions qui ont été discutées. Il avait pensé qu'on aurait pu utilement, peut-être, se prononcer d'une manière plus complète sur quelques-uns des sujets soumis à l'attention du congrès, mais tel quel, dit-il, l'échange d'idées qui a eu lieu n'est pas sans utilité.

» M. le premier plénipotentiaire de France établit qu'il en ressort en effet :

« 4<sup>o</sup> Que tous les plénipotentiaires, et même ceux qui ont cru devoir réserver le principe de la liberté de la presse, n'ont pas hésité à flétrir hautement les excès auxquels les journaux belges se livrent impunément, en reconnaissant la nécessité de remédier aux incon vénients réels qui résultent de la licence effrénée dont il est fait un si grand abus en Belgique. »

En revêtant ce protocole de leur signature, les plénipotentiaires donnaient une satisfaction réelle au gouvernement de l'empereur Napoléon, satisfaction toute platonique cependant, car, par leur refus de faire connaître à « des souverains indépendants leurs vœux sur l'organisation intérieure de leur pays » et par leur refus de s'associer « à des mesures de coercition », ces plénipotentiaires condamnaient la France à une complète inaction, ou du moins empêchaient toute action ouverte, où elle aurait parlé au nom des grandes Puissances. Aussi, jamais, le comte Walewski ne fit-il, officiellement ou officieusement, notifier au cabinet de Bruxelles le protocole du 8 avril.

« On sent, écrivait M. Jules Devaux, secrétaire du cabinet du Roi, qu'on a fait une bêtise et l'on s'arrête. Il est à présumer qu'on n'ira pas plus loin; nous ne sommes saisis de rien. Ici, le sentiment est généralement ce qu'il doit être, concentré et digne. Nous ne laisserons pas toucher à la Constitution; s'il y a quelque chose à faire en dehors, nous pourrions l'examiner. »

Le comte Walewski avait, en effet, fait une bêtise et il était arrivé à un résultat contraire au but visé.

\* \* \*

Au moment où siégeait le Congrès de Paris, le gouvernement belge, ému par les plaintes fréquentes du gouvernement français, influencé par les représentations de l'Autriche, songeait à prendre des mesures législatives lui permettant de réfréner les abus réels commis par quelques journaux. Léopold I<sup>er</sup> et certains de ses ministres penchaient vers le rétablissement du timbre supprimé en 1848 et l'obligation pour les journalistes de signer leurs articles. Ces mesures auraient amené la disparition immédiate de petits journaux n'ayant guère de lecteurs et qui n'attiraient l'attention que par le langage injurieux dont ils usaient.

Mais s'il voulait faire admettre des mesures aussi importantes, le gouvernement ne pouvait paraître les proposer sous une pression étrangère. Portées au Parlement au lendemain de la déclaration du comte Walewski, elles auraient soulevé contre elles l'indignation générale et l'unanimité de l'orgueil national.

Manquant de psychologie, le ministre français négligea ce facteur moral. Peut-être le fit-il parce que les concessions auxquelles le gouvernement belge paraissait disposé, et qui n'étaient pas inconnues en France, ne le contentaient pas. Vraisemblablement, ces modifications aux lois belges étaient-elles insuffisantes à ses yeux parce qu'elles ne lui auraient pas permis d'arrêter les critiques que nos grands journaux adressaient à sa politique et qui lui déplaisaient peut-être plus que les injures des petites feuilles. Il voulait des modifications à la Constitution. Ses desiderata portaient, en effet, croyait-on, et non sans raison, en Belgique, sur le rétablissement de la censure et du cautionnement ainsi que sur la suppression du jury en matière de presse. Or, une telle réforme, de l'avis général, n'aurait pu être obtenue que par un coup d'Etat, ou bien la tentative de la faire admettre aurait provoqué une révolution, surtout si elle avait été entreprise sur les ordres de l'étranger.

Le Cabinet de Bruxelles se montrait d'autant moins disposé à se soumettre aux exigences françaises qu'il avait été seul visé par le comte Walewski. La presse d'autres pays usait cependant, autant que la presse belge, d'un langage hostile à Napoléon III. La presse anglaise notamment avait à cet égard pleine liberté de parole. La Belgique expulsait de chez elle les étrangers qui abusaient de son hospitalité pour attaquer le gouvernement impérial, tandis que la Grande-Bretagne les autorisait à continuer à résider sur son territoire.

La presse anglaise se sentit visée par les attaques du comte Walewski contre les journaux belges. Avec un ensemble remarquable, elle se porta à notre défense, faisant remarquer les similitudes existant entre les législations anglaise et belge. Un des journaux britanniques, le *Morning Adviser*, mit malignement en regard les plaintes actuelles du cabinet des Tuileries contre ceux qui tentaient de saper le régime impérial avec le passé de conspirateur de Napoléon III, trop heureux, avant 1848, de pouvoir tisser à l'étranger la trame de ses complots.

Le sentiment des hommes politiques de l'Angleterre se prononça au Parlement et ailleurs à l'unisson de celui de leurs journaux. La diplomatie britannique nous fit également des protestations rassurantes. Lord Clarendon qui, comme plénipotentiaire au Congrès, avait cependant signé le protocole du 8 avril, mais qui s'avoua quelque peu ignorant du véritable état des choses et notamment des mesures prises antérieurement par le gouvernement belge pour donner satisfaction au gouvernement français, engagea le cabinet de Bruxelles à rassurer les Chambres et le pays sur la portée de la sortie faite par le comte Walewski, sortie destinée, à son avis, à n'avoir aucune suite, et à leur affirmer que la Constitution demeurerait intacte à la suite de cette nou-

velle épreuve, puis de ne montrer ni crainte ni ressentiment.

Ainsi fut fait. M. Orts interpella le ministre des Affaires étrangères le 7 mai à la Chambre des représentants. L'orateur, après avoir, dans un langage plein de dignité, rappelé les services rendus depuis 1830 à l'Europe par la Belgique, et les forces trouvées dans sa Constitution pour résister au torrent révolutionnaire de 1848, demanda si le gouvernement avait répondu à l'une ou à l'autre des puissances représentées au Congrès de Paris, lorsqu'il avait connu le protocole du 8 avril, si l'une ou l'autre de ces puissances avait exigé une modification à la Constitution et si éventuellement le Cabinet serait prêt à proposer une telle modification. Aux deux premières questions le vicomte Vilain XIII répondit négativement et à la troisième il opposa un *jamais* couvert d'applaudissements par la plus grande partie de la Chambre, les tribunes et les journalistes.

Le Cabinet crut devoir atténuer ce que la réponse du vicomte Vilain XIII pouvait paraître avoir de cassant et d'offensant pour la France, en publiant, dès le 10 mai, au *Moniteur*, la note suivante rectificatrice d'interprétations inexactes données, dans divers journaux de Paris et notamment dans *Le Journal des Débats*, au langage du ministre des Affaires étrangères.

« M. le ministre des Affaires étrangères a dit que jamais le Cabinet dont il fait partie ne proposera de changement à la Constitution. Il n'a point été interpellé et il n'a point eu à s'expliquer sur les intentions du ministère relativement aux lois qui régissent la presse. Si cette interpellation avait eu lieu, le gouvernement n'aurait eu qu'une réponse à faire, c'est qu'il entendait se réserver dans le cercle constitutionnel sa pleine liberté d'action pour soumettre aux Chambres, quand il le jugerait opportun, les modifications qu'il lui semblerait nécessaire d'apporter à la législation sur la presse. »

On a prétendu que cette note avait une autre origine que celle que nous venons d'indiquer, que M. Barrot, ministre de France, vivement irrité du *jamais* du ministre des Affaires étrangères, aurait accusé le Cabinet d'avoir bravé son gouvernement et exigé des explications ou ses passeports. La note du *Moniteur* aurait fourni les explications réclamées. Nous croyons cette interprétation inexacte. Mais le vicomte Vilain XIII promit à M. Barrot qu'à la prochaine session législative, il réclamerait pour le gouvernement la faculté d'entamer des poursuites d'office dans le cas d'articles outrageants pour des chefs d'Etats étrangers, sans plus exiger de qui que ce fut, au sujet de ces articles, une indication ou une plainte, et que si, après des applications répétées, cette loi se montrait insuffisante, il ne se refuserait pas à examiner la possibilité d'obtenir le rétablissement du timbre et l'obligation de la signature des articles. Cette promesse était exclusive de tout projet de modification constitutionnelle.

Il appartint aux ministres, qui remplacèrent MM. de Decker et Vilain XIII, de mettre cette promesse à exécution.

A la suite de l'attentat d'Orsini, que quelques-uns de nos petits journaux s'attachèrent à justifier, et à la veille de la guerre d'Italie, la France avait recommencé contre nous les assauts menés à plusieurs reprises pour la question des réfugiés et celle de la presse. Afin de lui donner satisfaction, le Cabinet de Bruxelles fit voter la loi Tesch du 12 mars 1858 autorisant des poursuites d'office pour les délits d'offense contre les chefs d'Etat étrangers. D'autre part la Belgique se refusa à recevoir encore des réfugiés politiques et procéda à l'expulsion de plusieurs républicains français. La loi du 28 février 1858 sur la police des étrangers arma en outre le gouvernement de nouveaux pouvoirs contre ceux qui abusaient de l'hospitalité belge.

A. DE RIDDER,  
Directeur Général  
au Ministère des Affaires étrangères.

## Le courrier de saint Nicolas

Le grand saint Nicolas fit un grand geste de lassitude...

C'était le 5 décembre, veille de sa fête, et le facteur venait de passer. Il avait déposé le courrier aux pieds du puissant évêque, assis dans un fauteuil majestueux et même confortable; il avait accompli ce rite avec de profondes marques de respect et un très léger sourire : quelques millions de lettres et de cartes postales... illustrées, écrites dans toutes les langues, dans tous les styles et dans toutes les orthographes.

Ce facteur était un ange : naturellement, puisque les anges sont des messagers par définition. Il était assujéti, comme tous les employés des postes, au secret professionnel; mais le bruit coulait qu'il le gardait mal, sous prétexte que la science des élus étant infinie, il était inutile de dissimuler quoi que ce soit. Le paradis tout entier savait déjà que saint Nicolas allait être très occupé : phénomène chronique au surplus et qui n'étonnait personne.

— Et dire, songea le bon évêque, qu'on parle sur la terre du repos éternel! Quelle aberration! Evidemment, nous n'avons plus à nous occuper de nos propres affaires : il ne reste que celles des autres! C'est suffisant, et monotone! Comme on s'aperçoit que cette petite Thérèse de Lisieux, qui vient de nous arriver, et qui paraît si aimable, est tout de même jeune dans le métier! La ferveur d'une novice en sa fraîcheur la plus délicate! Quand elle aura fait cela pendant plusieurs siècles, nous verrons bien ce qu'elle en pensera! Elle trouvera, comme nous, les vieux saints d'autrefois, que les hommes sont comiques et qu'ils dérangent constamment le ciel parce qu'ils ont envie d'avoir la lune! Pour une prière sensée, il y en a dix de saugrenues! Il est vrai que j'ai un peu la spécialité des requêtes bizarres et que ma clientèle est particulièrement tapageuse : qu'est-ce qu'on ne demande pas à saint Nicolas?

— Vivement le jugement dernier! murmura une petite voix grêle...

Saint Nicolas, surpris dans ses méditations, abaissa les yeux et découvrit un angelot minuscule qui, planté devant son courrier, regardait, avec une admiration un peu ironique, le paquet de lettres et de cartes postales, sensiblement plus haut que lui.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi? demanda saint Nicolas, aussi sévère qu'un grand-père qui surprend son petit-fils en tête à tête avec le sucrier. Eh! bien, mon gaillard, je vais t'apprendre à hâter de tes vœux la fin du monde, qui ne présente d'ailleurs aucun intérêt pour un paresseux de ton espèce... Je te réquisitionne comme secrétaire. Tu vas me passer le courrier et tu l'annoteras. As-tu un crayon?

— Et même une plume, répliqua l'angelot, en donnant un coup sec à son aile gauche...

— Il n'y a plus d'enfants! soupira le saint évêque. Ce petit bonhomme qui n'est pas haut comme ma mitre cherche déjà à faire de l'esprit... Vivement le jugement dernier! Quel langage pour un ange! Ah! de mon temps...

L'angelot cependant fourrageait dans le courrier et en ramenait triomphalement une carte postale représentant une automobile de grand luxe. Il la passa à saint Nicolas qui lut cette requête :

*Mon cher saint Nicolas,*

*Je t'ém et je sui sage. Je veu une oto plu bel que cel de papa que voala et plaine de chocola.*

— Qu'est-ce qu'il pourra bien vouloir celui-là quand il sera grand! dit à mi-voix saint Nicolas. Une auto! Pourquoi pas un

avion? Quels enfants! Il n'y a que les moyens d'avoir une indigestion qu'ils n'ont pas beaucoup perfectionnés. Ecris : *Bon pour une auto en bois, premier âge, et une livre de chocolat.* Au suivant!

Le suivant était une fille.

*Mon cher saint Nicolas,*

*Je t'aime et je suis sage...*

— Hum! fit le grand évêque, c'est un peu suspect toutes ces déclarations! Enfin, voyons...

*Je voudrais une auto comme celle que j'ai vue hier, ou il y avait une nouvelle mariée et beaucoup de satin blanc. C'était beau, saint Nicolas! Et aussi des bouchées de chocolat; on en achète de très bonnes dans la pâtisserie qui est à droite de ma maison.*

— Très bien! Elle connaît déjà les fournisseurs! Ecris : *Bon pour une auto en bois, dix ans, et une livre de chocolat.* Après?

La série des filles continuait.

*Mon cher saint Nicolas,*

*Maman m'a dit que tu m'apporterais une poupée parce que j'ai été bien sage. Mais je ne veux pas de poupée, je veux une auto...*

— Quand je songe qu'il y a vingt ans, ils demandaient tous des bicyclettes... Quel progrès! Mais voyons les raisons...

*parce qu'une poupée, il faut la porter, tandis qu'une auto vous porte, et on y est très bien pour manger du chocolat.*

— Ils ont le sens pratique, les enfants d'aujourd'hui. Même solution. Continue.

*Mon cher saint Nicolas,*

*J'ai seize ans, et mon amie vient de se marier. Je voudrais un mari qui m'offrirait une auto, et je ferais mon voyage de noces en auto : c'est bien plus amusant!*

— Un peu prosaïque, cette fillette. Il me semble qu'elle pourrait attendre. Ah! autrefois, le mari suffisait! Maintenant, il faut l'auto en plus; et l'auto, c'est l'essentiel!

Ecris : *ajournée; deux livres de chocolat dans une boîte à gants* Ensuite!

*Mon cher saint Nicolas,*

*Mon papa est député. Je voudrais être député moi aussi, parce que j'irais voir mes électeurs en auto. Mais on m'a expliqué que j'étais encore trop petit pour être député. Alors, l'auto me suffirait pour le moment...*

— Le mariage et l'auto; la politique et l'auto! Leur chanson n'est pas variée. L'amour, c'est l'accessoire; l'ambition, c'est l'accessoire...

*Mon cher saint Nicolas,*

*L'année dernière, j'ai été recalé au baccalauréat. Cette année, je voudrais être reçu, car mes parents m'ont promis une auto...*

— Et le succès, c'est l'accessoire! Faisons une dernière expérience. Prends au hasard...

*Mon cher saint Nicolas,*

*Je sais très bien que ce n'est pas vrai... Vous ne nous donnez rien du tout. Papa et maman prennent votre place et vont acheter les jouets et les chocolats chez le marchand d'en face. L'année dernière, ils ont oublié d'enlever les étiquettes des magasins : « Au bon gourmand; les sports réunis ». J'avais des doutes. Je suis fixé. Mais je sais tout de même que vous êtes très puissant. Je voudrais une auto. Disposez le cœur de mes parents de telle sorte qu'ils combient mon désir suprême : je serai un « as » du volant. On ne commence jamais trop tôt!*

— Refusé! s'écria le grand saint Nicolas. Je n'aime pas les sceptiques! Quant aux lettres qui restent, il est bien inutile de nous fatiguer à les lire. Il suffit de les compter. Je commanderai autant d'autos en bois qu'il le faudra. Le chocolat corrigera mes erreurs possibles sur l'âge de mes jeunes clients. Que les temps sont changés, où régnaient les poupées et les soldats de plomb, et où un tambour et une trompette comblaient les vœux des enfants les plus exigeants, sinon ceux de leurs parents!

Une lettre tomba du paquet que l'angelot comptait, sans apporter d'ailleurs à ce travail un zèle excessif. Le saint évêque la ramassa :

*Mon cher saint Nicolas,*

*Je te demande un appareil de télégraphie sans fil, parce que cela me permettra de causer toujours avec toi et d'avoir tout ce que je voudrai : une auto, un sous-marin, un hydravion, un cinéma... Pense comme ce sera amusant : allô, allô, saint Nicolas...*

— Accordé, mon petit ami, mais avec une restriction : je couperai la communication quand tu m'ennuieras. Et tu prendras ainsi une bonne leçon : c'est qu'il est beaucoup plus facile de supprimer les relations avec le ciel que les rétablir...

L'angelot annonça le chiffre imposant des demandes. Saint Nicolas sourit dans sa grande barbe :

— Après tout, conclut-il avec sérénité, il n'y a pas de changements si importants : ils casseront leurs autos, comme ils cassaient leurs soldats de plomb. Les hommes ont toujours cassé quelque chose; et ce que me demandent les enfants, ce n'est qu'un morceau de bois ou de métal où ils puissent s'exercer à leur métier futur. La terre est jonchée de débris, dont les moins sinistres sont encore ceux que font les enfants. Qu'importe qu'ils cassent des roues au lieu de casser des bonshommes ou de crever des peaux de tambour! Dans un siècle, ils casseront un autre matériel, et leurs désirs profonds ne seront point changés. Mon Dieu, quelle drôle de machine que l'humanité...

ALEXANDRE MASSERON.

## Les mérites et les illusions de la Pédagogie moderne<sup>(1)</sup>

### Illusions de l'éducation laïque.

Permettez-moi encore quelques aperçus sur les illusions particulièrement dangereuses de la pédagogie moderne dans le domaine de l'instruction morale.

Dans le passé, l'homme a toujours senti qu'il faut se rattacher aux sources divines de la vie humaine pour se protéger contre sa propre férocité, pour se libérer de l'homme fauve par l'Homme-Dieu et pour imposer à l'individu passager et qui ne poursuit que des biens fuyants, les règles éternelles de la santé sociale et individuelle.

De nos jours l'individu, dont la vie intérieure et morale est le résultat de siècles de traditions religieuses, se pose en être autonome n'ayant plus besoin du monde invisible, de l'autorité supra-individuelle et qui pense être en mesure d'organiser sans Dieu sa vie, aussi bien que celle de la société humaine.

La preuve la plus convaincante du caractère trompeur de ces présomptions, c'est l'état de choses qui prévaut maintenant en Occident. Nul doute, nous allons traverser une période très grave. Ce sera une expérience qui nous détournera de toutes ces illusions : L'homme sera de nouveau livré à lui-même, toute la réalité de la nature humaine et de la faiblesse humaine éclatera et révélera la

puissance immense des passions et l'impuissance complète d'une morale abstraite, fondée sur des considérations purement naturelles et humanitaires.

Regardez par exemple les révélations de la Psychanalyse moderne qui se rapportent tout spécialement à l'état d'esprit moderne, celui-ci se trouvant sans aide et sans conseil vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des secousses et des déceptions de la vie. Il y a certes beaucoup à dire contre les conclusions prématurées, peut-être trop hâtives, de cette école moderne; mais d'autre part, il est très important que dans ces révélations notre époque rationaliste commence à reconnaître toute la férocité indomptée subconsciente de la nature humaine et toute la faiblesse d'une morale abstraite qui n'agit sur les passions déchaînées qu'au moyen d'idées sans vie et sans autorité. *En tout cas, les révélations de la Psychanalyse nous montrent que partout où l'on a détruit un temple de la religion, il faut ériger un sanatorium.* Or, plus la Psychothérapie moderne s'occupe de l'homme moderne déraciné et dépourvu de ce que j'appellerai la thérapeutique de l'âme, plus elle se trouve ramenée à la religion : C'est le contact renouvelé avec toute la réalité de la nature humaine qui la détourne des illusions chères aux théoriciens de la libre-pensée. Par exemple : Cette psychothérapie essaie vigoureusement de rétablir chez le patient, la maîtrise spirituelle des états physiques et nerveux, mais elle découvre tout à coup qu'il lui manque précisément les convictions spirituelles, indispensables pour convaincre le patient du pouvoir de l'esprit sur le corps. Comment le malade pourrait-il discipliner son système nerveux avec son énergie spirituelle alors que ce sont précisément les médecins qui lui ont affirmé que le soi-disant esprit n'était qu'une fonction de la substance nerveuse. Comment pourrait-il guérir son système nerveux à l'aide de ses forces spirituelles si cette prétendue force spirituelle n'est elle-même qu'un produit de son système nerveux malade? Les psychiatres ont trop souvent oublié que l'inervation de la volonté dépend en grande partie des *représentations* que l'homme se fait de la nature et de l'origine de ses forces spirituelles, et en général du rôle que joue l'*esprit* dans l'ensemble de l'univers. C'est pourquoi les trois articles de la croyance chrétienne, du Père tout-puissant, du Fils représentant la puissance divine dans le cerveau mortel, et du Saint-Esprit, pénétrant le monde visible et renforçant partout les efforts mortels, sont en même temps la base de toute œuvre psychothérapeutique vraiment efficace.

Je vous ai donné cet exemple pour attirer votre attention sur le fait que c'est précisément l'effort pédagogique concret de notre époque qui nous remet en contact avec la réalité de la nature humaine et qui, par là, nous affranchit de beaucoup d'illusions de la pensée laïque. Je voudrais en général souligner le fait que l'homme moderne s'est éloigné du christianisme non pas, comme il le suppose, par suite d'un sens très développé du réel, mais tout au contraire par suite de sa culture *livresque* et *abstraite* qui l'a détourné des faits les plus importants de sa vie intérieure. Il s'est éloigné du christianisme parce qu'il s'est éloigné de soi-même et de la vie concrète. Le retour à la vie, c'est le retour au Christ ; et le retour au Christ, c'est le retour à la vie.

Saint Augustin, dans ses *Confessions*, rappelle un moment de sa vie qui lui paraît avoir été le véritable point de départ d'une orientation toute nouvelle. En ce moment, dit-il, « je tournai pour la première fois de ma vie, le regard vers l'état de mon propre cœur ». Cette contemplation sincère et impitoyable détermina sa conversion. Et ce qu'il dit de lui-même à Dieu : « Tu étais en moi, mais j'étais en dehors de moi-même ». Cette constatation pourrait être appliquée à l'homme moderne déraciné qui se trouve tellement tourné vers le monde extérieur qu'il n'est plus en possession des faits les plus éclatants de son propre intérieur — des faits sur lesquels repose toute la pédagogie chrétienne. — Permettez-moi d'affirmer l'exactitude de cette constatation psychologique par des expériences que j'ai été amené à faire au cours de ma vie : Lorsque je me suis occupé de jeunes dégénérés et de jeunes criminels, j'ai toujours échoué lorsque je faisais uniquement appel à leurs sentiments naturels; j'ai constaté que le Christ seul sait toucher ces hommes et se faire comprendre d'eux parce que lui seul descend jusqu'au fond de leur enfer et éveille en eux le désir d'une vie meilleure, désir languissant, honteux, caché et qu'ils n'osent s'avouer eux-mêmes, de telle sorte qu'on comprend immédiatement le sens de ces Mots prêtés au Christ par Thomas à Kempis : « Moi je suis à la fois le plus loin et le plus près ».

Un des membres les plus expérimentés de l'Armée du Salut

(1) Voir la *Revue* du 25 novembre 1927.

s'exprime dans le même sens au premier congrès pour l'éducation morale : « Tous ceux qui connaissent à fond la misère et le vice humains, et dont les études ne se bornent pas aux livres et aux discussions de salon, savent que le premier axiome de toute pédagogie morale est que la religion seule donne la force de transformer réellement le caractère. »

Dans la Divine Comédie de Dante, vous trouvez une image extrêmement saisissante dépeignant l'impuissance cachée de toute action humaine qui ne s'inspire pas de la croyance en Dieu et qui ne sait mettre en vigueur ses forces spirituelles : Rarinata, l'Athée, se trouve dans un tombeau rempli de flammes. Cela veut dire : Malgré toute son activité brûlante, l'Athée est condamné à la mort spirituelle; tout son travail sort d'un tombeau et respire la mort; il ne dispose pas de forces supérieures qui savent déchaîner les énergies les plus fécondes de l'homme; il ne sait lier le temporel à l'éternel et en tirer les bénédictions vivifiantes; il se cantonne dans le monde passager, et ses efforts auront le sort de tout ce qui est périssable en ce monde.

\* \* \*

Dans le programme de cette conférence, j'ai parlé des illusions de la pédagogie moderne. J'ai déjà touché quelques unes de ces illusions; je voudrais y ajouter quelques illustrations et considérations d'ordre psychologique pour montrer à quel point ceux qui cherchent à remplacer la pédagogie chrétienne par les doctrines de la libre-pensée sont égarés par leur ignorance de la nature humaine. Un des propagandistes les plus ardents de ladite religion de l'humanité a prophétisé, que la grande ère de l'amour du prochain ne s'ouvrira qu'au moment où cet amour du prochain ne dépensera plus en vain sa force par le détour de l'« au delà », mais où il se tournera directement vers l'homme-frère.

Voilà une illusion typique. Celui qui considère attentivement l'état de son propre cœur à l'égard du prochain qu'il croit aimer véritablement, constatera très vite, à quel point notre amour humain se trouve arrêté, découragé, paralysé par les défauts d'autrui, ses manquements envers nous, son visage, sa manière de manger, de sorte qu'un psychologue a pu dire, avec assez de raison : « L'amour est capable de vaincre la mort, mais souvent une mauvaise habitude si minime soit-elle, est capable de vaincre l'amour ». C'est-à-dire que notre amour terrestre est tellement fragile et dépendant de la conduite d'autrui, qu'il doit se purifier et s'élever d'abord par le contact avec un amour qui n'est pas de ce monde pour devenir plus fort, plus indépendant des impressions et des échos venant du dehors. Nietzsche a écrit quelque part : « il nous faut Dieu pour pouvoir supporter le prochain ». C'est bien vrai; car sans l'amour de Dieu l'amour du prochain n'a aucun sens raisonnable et ne commande pas de forces suffisantes pour surmonter tout ce qui nous repousse, nous irrite, nous ennuie de la part d'autrui.

Un autre exemple : Voyez le rêve communiste d'une fraternité sans amour fraternel, d'une communauté sans âme de la communauté. Mais ceux qui énoncent cette croyance, ceux qui croient que nous pouvons être frères sans la croix, n'ont pas le courage de s'avouer à eux-mêmes combien de passions violentes, de sentiments étroits, de calculs égoïstes se soulèvent dans l'abîme de notre cœur contre la fraternité. Ne portons-nous pas tous le signe de Cain sur notre front? La puissance des discordes de la concurrence, des ambitions contraires est mille fois plus efficace que ne l'est le penchant social naturel dont nous parle Guyau dans ses livres sociologiques. Il y a dans notre nature un penchant inné qui nous fait écarter et éliminer tout concurrent; c'est la fureur sombre de Saül qui brûle dans notre cœur, quand David semble vouloir devancer notre effort et malgré notre désir d'écouter la harpe, la colère persiste, notre bras se détend vers lui pour le percer de notre lance. Même au sein d'un comité de charité chrétienne l'on observe qu'un coup d'œil jaloux et envieux atteint parfois la sœur qui s'attire plus de sympathie et de reconnaissance — bref, la vie sociale se révèle sous la surface comme une lutte acharnée et cette lutte ne saurait être apaisée que dans la mesure où notre élan vital, naturellement envieux et intolérant jusqu'en ses tréfonds, plus anti-social que celui des fauves les plus féroces, se trouve remplacé et apaisé et détendu, par l'entrée dans notre monde d'un élan vital d'origine supérieure, capable de nous libérer de la concurrence en donnant un but plus digne à toute notre œuvre terrestre. Celui qui ne comprend pas cette constatation,

celui qui la conteste, celui-là ne sait, ni ce qu'est un homme, ni ce qu'est un frère! On doit mourir si l'on veut devenir un véritable frère; voilà le rapport éternel entre la croix du Christ et la fraternité. Kierkegard dit : « Certainement, le Christianisme est la vie — mais d'abord il faut traverser la mort ». De fait, les réformateurs abstraits des temps nouveaux ne savent pas combien de fois un être humain doit subir la mort avant d'être pour son prochain, un véritable frère, une véritable sœur.

\* \* \*

Voici une autre illustration du défaut de psychologie concrète des Modernes. Prenez les livres modernes sur « L'éducation de la volonté »! Certes, il y a là des conseils très précieux en vue de l'exercice de la volonté. Mais à l'usage, vous serez certainement déçus. Cette transformation du vouloir ne se fait pas si vite! Dans tous les livres modernes, on suppose que la bonne volonté existe et que la tâche de l'éducateur ne consiste qu'à lui indiquer la méthode à suivre pour se développer harmonieusement.

En réalité, cette bonne disposition n'existe nullement dans notre volonté. Celle-ci, au contraire, préfère écouter des avis radicalement opposés à ceux que la conscience morale propose. En vérité, nous ne voulons pas du tout — il y a une contre-volonté mystérieuse qui, au dernier moment, révoque notre prétendue décision de *bien vouloir*.

Vous ne trouvez pas chez les auteurs modernes un seul mot consacré à l'existence de cette contre-volonté, travaillant dans les profondeurs de notre subconscience. Tournez-vous par contre vers saint Augustin et vous constaterez que ce fait central de notre vouloir se trouve aussi au centre de ses méditations. Il nous en donne les observations suivantes :

« Comme c'est étrange! Lorsque je commande quelque chose au corps, il le fait; mais si j'ordonne quelque chose à la *volonté*, elle ne le fait pas. D'où provient donc cet incompréhensible état de choses? C'est que dans le premier cas je veux entièrement, tandis que dans le second, je ne veux qu'à moitié et non de toute ma force; c'est pourquoi je ne commande pas avec la même intensité ». Saint Augustin parle d'une « maladie » de notre volonté, et certes, il s'agit d'une véritable maladie de notre âme, une maladie toute spéciale de l'homme. En quoi consiste cette maladie? — Elle consiste dans un bouleversement de toutes les fonctions. C'est là un phénomène tout à fait inconnu chez les animaux. Chez les animaux, il y a l'instinct par lequel la vie individuelle est mise en rapport avec l'économie de l'ensemble. Chez l'homme, par contre, ce rôle organisateur est attribué à l'esprit, mais au lieu de remplir sa tâche, il tombe dans la législation de la chair, il se met au service des impulsions primitives, il les excite, il les fouette et les jette hors de leurs voies naturelles. Comme dit Mephistophélès : « C'est ce que l'homme appelle la raison, mais il ne s'en sert que pour se faire plus bestial qu'une bête ».

C'est cette maladie de la volonté, cette paralysie de notre Moi spirituel par l'attrait du monde visible, que le Christianisme considère comme la *conséquence du péché originel*, le signe de la nature tombée; c'est la faiblesse fondamentale que doit connaître avant tout, celui qui veut former des caractères forts et incorruptibles. La parole d'Anselme de Canterbury : « Tu ne connais pas encore tout le poids du péché » — cette parole pourrait être adressée fort justement à la pédagogie moderne, qui considère cette doctrine de la chute originelle de la nature humaine comme un cauchemar, une obsession de siècles assombris. En vérité, il s'agit-là — abstraction faite de toute interprétation métaphysique — du fait décisif de toute la psychologie de notre vouloir, fait qui pourrait être constaté par tout être humain qui ose s'interroger avec sincérité. Saint Augustin a dit : « Le sens de la doctrine fondamentale de l'homme ne peut être compris que par ceux qui ont lutté sérieusement contre leurs propres passions ». C'est à dire que c'est seulement par cette lutte sincère et opiniâtre que l'on prend conscience de toute la fragilité de l'homme soi-disant spirituel. Mais pareille lutte est considérée aujourd'hui comme tout à fait démodée, et c'est pourquoi l'on ne fait plus ces expériences profondes, qui, seules sont en mesure de nous renseigner sur ce qu'est véritablement la nature humaine.

\* \* \*

Les auteurs modernes, étrangers aux faits les plus frappants de leur être intérieur ont très souvent déformé le sens de cette

doctrine, comme s'il s'agissait de l'héritage des instincts naturels ou d'autres obstacles matériels de notre vie spirituelle. Non, mille fois non, cette interprétation est tout à fait païenne; l'effet de la chute originelle n'intervient pas dans nos instincts biologiques ni dans notre corps, mais dans notre âme elle-même, dans le penchant mystérieux qui la pousse à s'identifier avec les impulsions physiques au lieu de leur imposer la législation de l'esprit. La philosophie antique a accusé la matière, la nature, la chair d'avoir causé la chute de l'âme, tandis que le Christianisme a trouvé le mal dans une tendance innée de l'âme elle-même. Et les auteurs chrétiens constataient, en raison de cet examen pénétrant de la conscience humaine, que le Christ seul, a su créer un cœur angoissé et nous faire nous agenouiller alors qu'aucun appel de la philosophie grecque n'a su le faire.

Permettez-moi de mettre en lumière ce fait fondamental de notre vouloir par un exemple courant. Figurez-vous dans une école d'équitation un élève auquel l'écuyer donne l'ordre de sauter la barre. L'écuyer lui enseigne tous les moyens dont il doit se servir. L'élève donne au cheval les éperons et le lance au galop vers la barre. Mais au dernier moment, le cheval s'arrête net. L'élève dit : « La bête ne veut pas sauter? » — Mais le maître de manège répond : « La bête veut bien, c'est vous qui ne voulez pas. » — « Pourtant j'ai usé de tous les moyens que vous m'avez enseignés! »

« C'est exact, mais en même temps vous avez inconsciemment tiré sur les rênes et arrêté l'élan du cheval. » — « Ai-je vraiment fait cela? » — « Oui, c'est vous qui ne savez pas vouloir; n'accusez pas le cheval, si bien dressé. »

Voilà l'image qui découvre la cause de notre défaite en nous montrant la faillite de notre volonté. C'est nous qui ne voulons pas, ce n'est pas la monture, ce n'est pas la nature, la chair, la matière, le corps, non, c'est le contre-ordre provenant des profondeurs de notre propre nature. On dit par exemple : « Il a beaucoup à lutter contre sa propre nature. » On devrait plutôt dire : « Il ne veut pas sincèrement entrer en lutte avec sa nature; il préfère jouer avec la tentation. »

Un autre exemple : Un jeune Hindou rend visite à un prêtre de Brahma et lui dit : « Fais-moi connaître Dieu — je cherche Dieu de tout mon cœur — fais-moi connaître Dieu. » — Le Brahma refuse par trois fois, mais lorsque le jeune homme lui adresse la même demande pour la quatrième fois, il l'amène au fleuve sacré, le plonge dans l'eau et le tient quelques instants immergés sous l'eau. Enfin, le prêtre lâche; le jeune homme reparaît, tout essoufflé. Le maître lui demande : « Quand tu étais dans l'eau, as-tu ressenti un très vif désir d'air pur? » — « Oui. » — « Quand tu désireras Dieu aussi vivement, aussi sincèrement que tu as désiré respirer l'air pur, tu ne le chercheras plus, tu l'auras trouvé. » Vous apercevez mon point de vue. Il s'agit toujours du fait qu'il nous manque la ferme volonté — notre vouloir est séduit par les biens visibles, et le bien invisible est trop pâle pour pouvoir vaincre cet attrait; notre âme a oublié son origine supérieure, sa destinée spirituelle — c'est pourquoi elle se dérobe, elle manque de courage pour franchir l'obstacle.

\*\*\*

Je me souviens d'un commandant disant à ses recrues qui hésitaient à faire sauter leur cheval : « Jetez d'abord votre cœur par dessus la barre, votre corps suivra tout seul. » Oui, c'est vrai, jetez d'abord votre cœur par dessus l'obstacle, le reste suivra. La matière est créée pour obéir au cœur s'il est bien décidé, mais souvent, hélas, c'est le cœur qui ne veut pas!

Henri IV, de nature peureux, sut vaincre sa frayeur : A la bataille d'Arques, comme il tremblait au bruit de la mousqueterie et de la canonade, il s'écria, se parlant à lui-même : « Avance-tu, carcasse! »

Dans son chapitre sur le péché originel, Thomas d'Aquin a dit : « La nature est créée pour l'obéissance à Dieu et elle obéit dans la mesure où la raison obéit à Dieu — mais au moment où la raison se révolte contre Dieu, voici les sens en révolte contre la raison. » En vérité, nous voyons trop souvent que notre raison n'obéit pas à Dieu; le corps est bien disposé — la bête veut — mais il y a quelque chose en nous qui se révolte, c'est la rébellion des fonctions créées pour régner, mais qui abandonnent leur rôle dominant et se mettent au service des impulsions sensuelles.

Or, toute la pédagogie chrétienne repose sur cette constatation de la maladie de notre volonté, sur ce sentiment de notre chute — sentiment qui ne peut être écarté parce qu'il correspond à une réalité décisive de notre être. Je n'ose pas épuiser, par mes allusions psychologiques, le mystère de cette doctrine du péché originel, j'indique seulement dans quelle mesure les effets de cette chute originelle agissent encore dans notre âme. Si l'on admet ce fait, on comprend pourquoi les pédagogues chrétiens se sont donné tant de peine pour faire contrepoids à ce penchant originel, en rappelant l'âme à sa véritable vie, à son but suprême, et en rétablissant en elle la fonction organisatrice et dominatrice à laquelle elle est destinée. Si l'on se rend compte, à quel point ce penchant que je viens de définir est enraciné dans notre âme psychologique, on comprendra que ce n'est pas au moyen d'un simple appel à la « bonne nature », qu'on peut détourner l'âme de l'attrait du visible.

Seule la réalité d'un exemple vivant et surnaturel, mettant en lumière la véritable vie, rendant visible le monde invisible, peut surmonter la force magnétique et paralysante des objets sensuels.

Dans les vitres de la cathédrale de Rouen, on voit, dans les rameaux de l'arbre du péché, Marie avec l'Enfant-Jésus. Un fait correspond à l'autre, l'un est la réplique de l'autre. Seul, le Christianisme présente la solution de la situation concrète de l'homme et nous donne la force adéquate pour résister au penchant héréditaire de notre nature.

\*\*\*

Il est très curieux, qu'un pédagogue non chrétien, Delvolvé de l'Université de Toulouse, soit revenu, dans son livre : *Rationalisme et Tradition*, aux nécessités mises en lumière ci-dessus. Dans son ouvrage, il accuse la pédagogie laïque d'être partie — dans sa psychologie — de conceptions extrêmement superficielles et dépourvues de toute connaissance de la nature humaine. Pour amener la volonté à se conformer spontanément et consciemment à la morale, il faut, selon lui, y développer d'abord une tendance à la possession d'un bien infini, bien qui est à la fois la perfection divine et le salut de l'âme individuelle.

Il manque à tous les théoriciens de l'école laïque, une idée claire concernant la difficulté de produire une force spirituelle. Si l'on veut inciter l'âme à donner toutes ses forces cachées, il faut lui parler dans sa propre langue, et non seulement dans la langue sociologique.

Auguste Comte a proclamé que le temps est venu où la sociologie peut démontrer scientifiquement la nécessité du sacrifice en vue de l'ordre social. Quoi qu'il en soit, l'homme personnel répondra : « Oui, c'est bien utile, je vous félicite, il est incontestable que l'esprit de sacrifice est nécessaire; mais c'est Monsieur X qui doit se sacrifier; moi je préfère bénéficier des sacrifices des autres. » Voilà toute la faiblesse de cet appel social qui ne dispose pas du langage convenable pour attirer les forces vitales de l'homme.

La pédagogie radicale oublie que la *systematisation scientifique de la morale*, et d'autre part l'*inspiration de force morale*, sont deux choses tout à fait différentes. Les représentants de la morale laïque soutiennent toujours la thèse que leur appel scientifique est seul digne de l'homme libre et ne lui impose pas, comme la morale fondée sur Dieu, une exigence provenant du dehors. Mais n'est-ce pas en réalité la religion chrétienne dont l'appel est vraiment personnel, et qui s'occupe de la vie la plus personnelle de l'homme?

Quant à la pédagogie laïque, n'est-ce pas une contradiction frappante que les mêmes auteurs laïques qui revendiquent le plus éloquemment les droits de l'individu et qui font toujours appel à la personnalité, oublient toute protestation de l'âme individuelle et individualiste, dès qu'il s'agit d'introduire les sanctions purement sociales de la morale laïque?

C'est dans ce sens que Pascal a dit : « Dieu interprété par le Christ : Il nous est plus intérieur à nous-mêmes que nous-mêmes », c'est-à-dire que l'appel chrétien loin de nous imposer une loi extérieure, nous rend conscient de notre véritable vie intime et de la loi de son épanouissement. Par la croyance en Dieu notre nature spirituelle, timide et incertaine encore, peu sûre d'elle-même, se reconnaît, s'affirme et s'exprime dans ses aspirations les plus personnelles. C'est pourquoi Nietzsche a dû avouer que le

« Mécéant se glisse toujours à minuit autour du tombeau de son Dieu », c'est-à-dire que même celui qui a abandonné la tradition religieuse sait bien — au moins dans le silence de minuit — que c'est là que sa nature spirituelle a trouvé la langue maternelle de ses aspirations les plus élevées.

\* \* \*

Si l'on veut comparer la force éducatrice de cette vie modèle et divine avec celle d'un appel purement moral, il faut considérer un fait psychologique de grande importance, mais qui ne peut être compris et apprécié que par celui qui s'est déjà tant soit peu éloigné de la seule doctrine intellectuelle et qui a les yeux ouverts à la vie concrète. N'est-il pas vrai que dans le domaine moral et dans l'activité du caractère, les vérités les plus précieuses ne peuvent être exprimées au moyen de mots ou de définitions ou d'idées, mais uniquement par l'éloquence d'une grande vie bien vivante, dont les moyens d'expressions sont infiniment supérieurs à ceux de la philosophie et de l'appel purement verbal? Les actes les plus nobles, les renoncements les plus discrets et les plus riches ne seront que profanés et rétrécis; ce sont des folies si on les confronte avec la raison, la raison n'ayant pas de formule pour leur rendre justice. C'est pourquoi la croix silencieuse nous donne des conseils, des révélations sur nous-mêmes, des connaissances de la vie, de la voie et de la vérité infiniment plus éloquentes et profondes que ne sauraient le faire les moralistes.

De fait, les paroles prononcées il y a quelques années par un instituteur laïque français, qui exposait les considérations qui l'avaient poussé à revenir à la conception chrétienne comme base de l'éducation, ces paroles peuvent être appliquées également à toutes les sciences et à toutes les formes de l'activité humaine, pour autant qu'elle cherche à remplacer l'inspiration indispensable émanant de la vie suprême, par le culte vague et abstrait d'une raison déracinée et privée de toute espèce de collaboration avec les autres organes et les autres forces de l'âme. Voici ces paroles : « Lors que le citoyen Robespierre eut fait monter sur l'autel de Notre-Dame, à la place du Crucifix d'airain, et pour y représenter la Raison, le corps sans doute harmonieux d'une chanteuse, il dut s'imaginer avoir enfin substitué à un culte abstrait et mystique, une religion tout humaine. Et cependant, c'était la chanteuse qui représentait le fantôme décevant, le mirage, la fumée, et c'était la croix de bronze qui symbolisait l'être de chair et de sang, devant lequel se sont agenouillées et s'agenouilleront toujours les générations humaines, parce qu'il est vivant de notre vie, qu'il est né comme nous dans la douleur, qu'il a souffert notre mort; parce que s'il est Dieu, il est homme aussi, il est « L'Homme », essentiellement : *Ecce homo!* »

### La Grande Illusion.

Pour conclure : une des illusions les plus dangereuses de la pédagogie moderne est la confiance sans bornes dans la *pédagogie*, c'est-à-dire dans l'art de travailler méthodiquement et directement le caractère de ceux qui nous sont confiés. En vérité, notre influence sur la vie intérieure d'autrui s'opère d'une manière beaucoup plus efficace si nous nous abstenons de trop d'efforts envahisseurs et impérieux et si nous formons une union plus étroite et plus personnelle avec la vérité suprême dont nous désirons transmettre le bienfait aux petits qui nous sont chers.

Une mère se plaignait à Fénelon, que son fils restait fermé à tout ce qu'elle lui disait de Dieu. « Je vous conseillerais », lui dit-il, « de parler à Dieu de votre fils, plutôt que de parler de Dieu à votre fils ». Voilà la parole la plus belle qui pourrait être adressée à une mère angoissée, parole qui vaut également pour tout notre effort éducateur dont nous tirons vanité. Il faut tout d'abord s'élever soi-même au-dessus des soucis et des angoisses du monde sensible, afin de pouvoir en affranchir le prochain. Il faut croire, vraiment croire en un autre monde, avant qu'on puisse ressusciter dans les âmes des autres, le désir de s'y ancrer et d'agir en se servant de ce point d'appui solide comme l'airain. C'est pourquoi il est certain que la prière sincère d'une mère pieuse vaut mieux que tous les efforts de la plus savante méthode pédagogique.

C'est avec le sentiment de cette résignation que je vous ai soumis ces aperçus pédagogiques, très fragmentaires encore.

F.-W. FÖRSTER.

## Le voleur et le serpent<sup>(1)</sup>

Il y avait au monastère de Fondi, un frère jardinier d'une vertu éminente.

Son jardin était magnifique et aurait fait son orgueil, si le saint homme n'avait été un modèle de modestie. Là croissait à plaisir l'oseille et la laitue, de beaux légumes, de jolies fleurs, de quoi faire des bouquets pour le mois de Marie et de quoi fonder toute la cuisine des moines.

Or, le frère s'aperçut un jour que le fruit de ses labours disparaissait de façon mystérieuse.

Quelque malandrin s'introduisait là et mettait le potager au pillage. Encore s'il eût volé avec goût et discernement! Mais c'était une dévastation qui réduisait le pauvre frère au désespoir. Adieu planches, carreaux, adieu chicorées et poireaux! Les semis piétinés, les jeunes pousses brisées, l'espoir des petits pois fauché dans sa fleur, toutes les promesses de l'épinard anéanties à son berceau, sans aucun profit pour personne.

Jamais la patience du serviteur de Dieu n'avait été mise à pareille épreuve; quand il faisait le tour du jardin en constatant ces ravages, il était obligé de crier tout fort les *Ave Maria* de son chapelet, de peur de crier autre chose.

Enfin, à force de chercher, il crut découvrir l'endroit par où le voleur pénétrait dans l'enclos. Les pieux de la haute palissade semblaient porter des éraflures; une grosse pierre, du côté de la route, pouvait favoriser l'escalade... Or, tandis que le bon frère examinait le tout avec soin, il avisa un serpent qui sortait de l'herbe du talus.

— Viens un peu ici, lui dit-il.

Et, dès que le serpent fut à ses pieds :

— Ecoute bien, tu vas rester là. Je t'ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus, de garder ce passage et d'empêcher qu'on entre dans le jardin. Personne, je dis. C'est compris?

Puis, il s'en alla tranquillement faire sa sieste, pendant que la bête s'étendait tout de son long au grand soleil de midi, au milieu de l'allée qui bordait la clôture.

Les bons religieux dormaient dans leurs cellules, suivant le saint précepte de la règle *Fusius tractata*, quand le méchant voleur survint, à son habitude, sans souci de prendre une insolation. Mais au moment où il allongeait le pied gauche en arrière, du côté du jardin, pour sauter, il tourna la tête et vit au-dessous de lui le serpent, dressé tout droit. Du coup, perdant l'équilibre, il tomba à la renverse, le pied pris entre deux pieux par le talon de sa chaussure.

Un honnête homme se serait assommé. Il revint à lui et constata que sa situation était critique. Le soleil lui mangeait la figure, d'énormes fourmis lui couraient par tout le corps, et, à son moindre mouvement, le serpent qui le surveillait de très près, lui dardait sa langue entre les yeux, en ouvrant la gueule comme pour lui dire deux mots.

Jamais l'heure de la sieste au monastère ne lui avait paru aussi longue. Ce fut avec un vrai bonheur, cette fois, qu'il entendit

(1) En nous adressant cet article, notre ami Paul Cazin ajoutait : Voici donc, deux bêtes de mon Bestiaire.

Vous voudrez bien annoncer en note que je vais publier, au milieu de décembre, dans la collection « *Ars et Fides* » chez Bloud et Gay, à Paris, un nouvel ouvrage « Le Bestiaire des deux Testaments ». C'est une histoire des animaux qui figurent dans l'Histoire Sainte ou la Légende dorée.

venir quelqu'un. Le frère jardinier arriva, en effet, et, sans vouloir prendre garde à l'homme :

— Très bien, mon ami, dit-il au serpent. Béni soit le bon Dieu. Tu as tenu la consigne. Merci beaucoup, tu peux t'en aller.

Puis, faisant semblant de découvrir tout à coup le pendu :

— Tiens! Que faites-vous donc là?

— Je me promenais... commença l'autre.

— Si vous vous promenez comme cela, la tête en bas, vous n'irez pas bien loin, dit le frère.

— Ah! geignit le voleur, que le pied me fait mal!

— Comment voulez-vous n'avoir pas mal au pied, en marchant sur les pointes d'une palissade? Ce n'est pas sérieux à votre âge. Savez-vous que si vous étiez tombé de l'autre côté, vous seriez en bonne posture pour recevoir le fouet?

— Mon cher frère, je vous en conjure, cria le voleur, aidez-moi à me tirer de là. Vous me fouetterez ensuite tant que vous voudrez. Mais décrochez-moi d'abord. Je souffre trop.

Le moine l'aïda enfin à se remettre sur pieds et lui dit comme au serpent :

— Venez un peu par ici.

L'autre le suivit, clopinant, cassé en deux, penaud et se frottant les côtes, persuadé qu'on le conduisait au père abbé du monastère qui le ferait mettre en prison. Mais à la grande porte du jardin, le frère s'arrêta.

— Mon ami, dit-il doucement, vous vous donnez bien du mal pour offenser le bon Dieu et faire tort à votre prochain. Et puis, vous ne savez même pas voler proprement. Le métier ne vous convient pas... Qu'aviez-vous donc l'intention de nous prendre, aujourd'hui?

— Mais, mais... balbutia le voleur embarrassé.

— Je veux dire : de quoi aviez-vous besoin?

— Ah, ah? fit l'autre qui reprenait courage. J'aurais bien mis un petit chou à la soupe.

— En voilà deux, dit le frère, en lui collant sur les bras deux maître choux au ventre rebondi, qui faisaient plaisir à tâter. Peut-être vous faut-il des légumes de pot-au-feu? Un petit bouquet garni? J'ai de tout ici, du thym, de l'estragon... J'en avais du moins, si vous ne me l'avez pas saccagé... Quand vous aurez besoin de quelque chose, demandez-le, appelez-moi, sans aller plus loin. On ne vous a même pas appris à marcher dans les allées. A votre âge!... Et dorénavant, entrez par la porte. Vous n'y trouverez jamais de serpents.

PAUL CAZIN.

## Conférences Cardinal Mercier

La prochaine conférence aura lieu le mardi 6 décembre à la salle Patria (5 heures).

Le R. P. Lhande, S. J., y parlera

### Du Christ dans la banlieue

Cette conférence sera publiée dans un de nos prochains numéros

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

# La Voie d'Amour<sup>(1)</sup>

## Exercices spirituels ignatiens et franciscains

Henri Bremond a très bien noté l'identité de tendances qui mit en ligne côte à côte jésuites et franciscains dans la bataille pour le renouveau mystique du XVII<sup>e</sup> siècle. Tout en soulignant cette unité profonde, il définit ainsi les caractères propres des deux écoles (2).

« La spiritualité franciscaine paraît plus affective, celle des jésuites plus volontaire et spéculative; la première est peut-être plus libre, plus épanouissante, la seconde plus rigide, entourée de plus de contraintes; l'une enfin s'ouvre plus naïvement au don mystique, l'autre, plus timide, plus en garde contre l'illusion, plus résignée au silence de Dieu, vise moins aux douceurs de la contemplation qu'au dépouillement du vieil homme. On l'a fort bien dit, les fils d'Ignace offrent « à l'immense majorité des fidèles » d'instruction moyenne, une méthode de piété claire, pratique, raisonnée, une série d'exercices engageant l'âme tout entière et faisant servir toutes ses facultés, maintenues ou remises en équilibre... La méthode chère aux jésuites, celle dont la théorie leur est aussi familière que la pratique, c'est la méditation active, discursive, cherchant prudemment ses points d'appui » (3), plus ascétique en un mot que proprement mystique. Note juste mais qu'il ne faut pas forcer. Le caractère mécanique, tatillon, bourgeois que des commentateurs à courte vue donnent aux *Exercices spirituels*, ni l'auteur même de ce livre, ni les grands jésuites ne l'approuvaient. Au lieu de s'enchaîner à des règles méticuleuses, Ignace veut que l'âme « se tienne tranquille, pacifiée, prête à subir l'action de Dieu ». François d'Assise parlerait-il autrement?...

« De son côté, la spiritualité franciscaine n'encourage ni l'indolence, ni les mysticités équivoques, ni les excès du sens propre; mais elle veut garder à la vie intérieure une allure plus confiante, plus spontanée. A des examens de conscience trop exigeants, elle préfère l'abandon, la joie des enfants de Dieu. Elle croit que, même chez les débutants, on peut laisser « l'Esprit de Dieu » marcher sans lisières. Ne regardant pas les grâces mystiques comme des expériences rarissimes, elle en parle peu; elle les désire comme un enfant désire croire, et la fleur s'épanouit, mais elle attend sans fièvre l'heure de cette floraison bienheureuse. Avec sainte Thérèse et la plupart des mystiques, elle tient qu'une vie de prière et de méditation « aboutit à la contemplation et à l'oraison de quiétude et de recueillement comme à son terme » naturel (4). Simple historien, je n'ai pas à me prononcer entre ces deux voies, mais encore dois-je rappeler que l'Eglise les approuve l'une et l'autre et que toutes les deux se justifient par leurs fruits. »

\* \* \*

Je ne suis pas tenu à la même réserve. Mais ce qu'on peut, je crois, formuler de plus juste pour départager les tenants des deux écoles, c'est qu'elles sont toutes les deux excellentes, puisque l'Eglise les approuve l'une et l'autre, et toutes les deux imparfaites. Et j'entends dire par ce dernier mot, non pas qu'elles ne suffisent, chacune à sa manière, à mener efficacement les âmes à la perfection, mais qu'aucune n'a le monopole des qualités, qu'elles sont toutes deux déficientes par certains côtés, et par conséquent perfectibles.

De fait certaines âmes trouveront que les *Exercices spirituels* sont vraiment un peu secs, et souhaiteraient leur voir un peu plus de cette tendresse, de cette fraîcheur de sentiment qui rendent si aimables les œuvres franciscaines. Je me hâte d'ajouter que cette lacune peut très bien et doit se combler dans la prédication des *Exercices*, pour laquelle le livre n'est qu'un canevas,

(1) Préface au livre : *La Vie d'Amour* (Exercices sacrés de l'amour de Jésus, 1623), de SÉVERIN RUBÉRIC, qui paraîtra prochainement chez Blond et Gay, dans la collection *Caritas*.

(2) *Histoire littéraire du Sentiment religieux en France*, t. II, ch. III (*La Tradition séraphique*), p. 137 à 140.

(3) H. JOLY, *Sainte Thérèse*, p. 214.

(4) P. UBALD D'ALENÇON, *De la Méthode traditionnelle de l'oraison au Moyen âge. Etudes franciscaines*, t. XXIX, p. 314.

qu'elle l'est en effet, à des degrés divers, dans nombre d'excellents développements, et que c'est là ce que saint Ignace a voulu. Mais tout de même on se prend à regretter que son cœur ne se soit pas épanché dans les contemplations sur le Christ par exemple comme sa volonté s'est affirmée dans les méditations fondamentales. On regrette surtout que son très précieux livre, qui est d'or pour l'ascétisme, n'ait point poussé jusqu'à la vie mystique, ou du moins ne lui ait pas fait une part égale à l'autre, au lieu de l'amorcer seulement. Cette façon de faire eût prévenu sans doute la méfiance que trop de jésuites montrèrent dans la suite à l'égard de la mystique, et ce n'eût point été son moindre résultat.

De leur côté, les auteurs franciscains auraient pu avantageusement faire la part plus large à la méditation des grandes vérités, qui demeure la première assise de la vie chrétienne et, pour la plupart, le grand mobile de la conversion. Certains aussi, il faut l'avouer, font trop bon marché de la méthode et de la discipline intérieure. Ils comptent trop — c'est le défaut de saint François — sur la bonne volonté du disciple, ils l'entraînent plus qu'ils ne le guident dans le combat spirituel; et l'âme, trop souvent, ressemble entre leurs mains à l'un de ces « volontaires de guerre », pleins d'ardeur mais qui n'ont point passé par la caserne pour y être d'abord rompus aux exercices, et n'ont de ce fait qu'un rendement diminué. On peut trouver que les *Exercices spirituels* « mécanisent » l'âme, mais cette façon est utile ou nécessaire à beaucoup, surtout aux débutants, et elle se trouve être, comme tout exercice, une excellente préparation à une activité plus libre. Aussi bien l'expérience est là : il n'y a pas à dire, les *Exercices* sont, avec tout leur appareil de pratiques et de méditations, une gymnastique singulièrement vigoureuse et efficace pour travailler et secouer les âmes. Quiconque les a suivis une fois sérieusement doit reconnaître qu'on ne se soustrait pas aisément à l'action d'une aussi énergique influence, et qu'on sort de là presque infailliblement impressionné, transformé, mis en branle pour la conquête de la perfection (1).

\* \* \*

La conclusion qui jaillit immédiatement de ceci est qu'une spiritualité serait bien près d'être parfaite qui parviendrait à unir des qualités si opposées, et si bien faites d'ailleurs pour se compléter. Or c'est ce qui fut réalisé par certains auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle, et notamment en France, du fait des circonstances du temps. « Les hommes de la Contre-Réforme (c'est toujours Bremond que je cite) (2) prêchaient unanimement et avant tout le retour à l'intérieur, ou, pour parler plus clair, la pratique de l'oraison. L'oraison, c'était là une chose toute nouvelle aux pieux laïques et même à quantité de religieux; nouvelle et, en apparence du moins, assez compliquée. Avant de s'engager pour de bon dans cette entreprise, comment n'auraient-ils pas demandé un itinéraire détaillé, un *organon*, des règles claires, précises et à la portée de tous, des recettes, en un mot, une méthode? Par là s'explique, en grande partie, soit dit en passant, l'immense succès qu'eurent alors les jésuites. Dans le petit livre que leur fondateur leur avait légué, ils trouvaient une méthode toute prête et répondant si bien aux besoins du plus grand nombre qu'elle s'imposa bientôt presque partout et jusque dans les abbayes bénédictines, ces forteresses de la dévotion ancienne. Plus jeunes, plus indépendants, les Frères Mineurs n'eurent pas de peine à concilier la tradition séraphique avec les exigences de l'esprit nouveau (3) (et d'autant plus que sans aucun doute « les *Exercices spirituels* de saint Ignace continuaient, sur bien des points, la tradition franciscaine ») (4). Étudiée à ce point de vue, la *méthode d'oraison* que le P. Joseph (5) a dressée pour les novices capucins paraît très intéressante. C'est bien à peu près la gymnastique ignatienne, mais pratiquée dans l'attente du don mystique. De la grotte de Manrèse, le P. Joseph nous entraîne, nous enlève avec lui jusqu'au mont Alverne. »

(1) « Tout y est disposé avec tant de sagesse, écrit Pie XI, tout y est en si étroite coordination que, si l'on n'oppose point de résistance à la grâce divine, ils renouvellent l'homme jusque dans son fond et le rendent pleinement soumis à la divine autorité. » (Lettre apostolique *Mediantibus nobis*, 3 décembre 1922).

(2) Histoire... *Id.*, p. 174-175.

(3) L'oraison mentale fut prescrite, chez les franciscains, au chapitre général de 1594.

(4) *Id.*, p. 137.

(5) Le P. Joseph du Tremblay, capucin, collaborateur de Richelieu et surnommé l'*Eminence grise*.

C'est bien cela, et tout est dans cette dernière phrase : aux jésuites il manquait l'Alverne, et aux franciscains Manrèse. Et ce qu'il fallait, c'était ou un jésuite qui eût osé monter jusqu'à l'Alverne ou un franciscain qui eût consenti à s'enfoncer d'abord dans la grotte de Manrèse.

Le P. Joseph est peut-être le plus brillant représentant de cette dernière tendance. Nous rééditerons plus tard sa *Méthode d'oraison*. Notre auteur, son contemporain, est de la même école. Il est loin d'avoir les mêmes qualités littéraires, mais il a plus d'onction, une piété plus candide, plus prenante, plus communicative. Sans doute, n'étant pas homme du monde et homme politique comme « l'Eminence grise », il a gardé une âme plus simple et a davantage pratiqué lui-même les « exercices sacrés de l'amour ». Son livre est en tous cas un témoignage remarquable de ce que peut donner l'union de deux procédés qu'on a trop souvent opposés entre eux, et cette adaptation, faite dans un esprit simple, loyal, parfaitement étranger à tout parti pris d'école, outre qu'il peut être pour beaucoup un utile exemple de compréhension, nous a valu une méthode spirituelle aussi originale que complète.

\* \* \*

Comme celui de saint Ignace, l'ouvrage du P. Séverin Rubéric est un livre d'*Exercices* : ensemble de méditations et de pratiques pieuses qui forment la matière d'une retraite (1), dont le but est de faire rentrer l'âme en elle-même et de la conduire, par les différentes étapes des voies « purgative, illuminative et unitive », à la perfection chrétienne.

Le procédé rappelle tout de suite la discipline ignatienne : méditation des grandes vérités, précédant celle de la vie du Christ; chaque exercice se déroulant suivant un plan uniforme : préparation (« que d'autres appellent prélude »), considération, affections, résolutions. Mais tout de suite aussi on sent que cette discipline est moins ferme, moins rigide, moins militaire oserais-je dire, que celle des *Exercices spirituels*. On n'y retrouve point cette précision dans le détail des pratiques et dans les subdivisions de la matière, ni cette volonté tenace et passionnée avec laquelle l'ancien capitaine de Pampelune poursuit le siège de l'âme, et qui est un des secrets de son incomparable ascendant. Saint Ignace est préoccupé du nombre de jours et d'heures qu'il convient de consacrer à chaque exercice, le P. Rubéric n'en a cure, ou guère; le premier indique soigneusement, pour chaque méditation, les différentes parties; chez l'autre, considérations, affections, résolutions s'entremêlent souvent suivant l'inspiration du moment : la ligne, l'armature y est bien, mais moins nette, moins systématiquement tracée. L'onction y gagne sans doute, et la littérature aussi, mais la clarté et la vigueur y perdent assurément. Il est clair que le franciscain ne s'approprie qu'imparfaitement la manière du jésuite. Il nous renvoie, il est vrai, à un autre ouvrage, *L'Introduction à la pratique des actes intérieurs*, où il expose le détail de sa méthode d'oraison, mais on peut regretter que sa préface donne si peu d'indications au sujet de cette méthode. Quoi qu'il en soit, cette discipline, même ainsi adoucie, qu'il emprunte au Maître de Manrèse, cette façon de se saisir de la psychologie du retraitant, de le suivre et de l'« agir » sans relâche jusqu'au bout, ne peut être qu'un excellent amendement au procédé plus libre des anciens franciscains.

D'autre part la méthode générale des *Exercices sacrés* est certainement plus complète, plus parfaitement humaine que celle des *Exercices spirituels*. Saint Ignace est avant tout raison et volonté, le P. Rubéric, lui, fidèle à sa vocation séraphique, prend davantage toute l'âme et fait la place beaucoup plus large au cœur. Et même c'est sur le cœur qu'il compte, plus encore que sur les autres facultés : les lumières divines, dit-il, déclancheront bien le début de la conversion, mais ce sont les sentiments divins qui la rendront pleine et entière. Quant aux vertus, « étant contraires à notre nature corrompue, nous ne pouvons guère les pratiquer sans la douceur de l'amour de Dieu ». Chacun sentira, à s'interroger soi-même, combien cela est vrai. C'est si vrai qu'aucun auteur n'a jamais prétendu le contraire et que j'ai l'air ici, à première vue, d'enfoncer une porte ouverte; saint Ignace le premier a

(1) Et je crois, après tout, que la plus belle gloire de saint Ignace, dans l'histoire de la spiritualité, n'est pas tant d'avoir trouvé une forme d'oraison mentale que d'avoir été l'initiateur des *retraites* méthodiques. La grande force de ses *Exercices* réside dans leur ensemble et dans la coordination des moyens employés.

bien soin, après ses « considérations », de faire suivre les « affections » avant d'en venir aux « résolutions ». Mais c'est question d'accent, d'importance relative, et il suffit d'ouvrir au hasard les *Exercices sacrés* du franciscain et d'autre part les *Exercices spirituels* même dans leurs commentaires les plus affectifs, pour être frappé aussitôt par la différence de ton des deux auteurs.

\* \* \*

Ce ton, cette tendance affective tiennent non seulement à l'école dont relève le P. Rubéric, et qui est celle de l'amour séraphique, mais aussi au système qui lui est personnel, et qui fait le charme et l'originalité de son ouvrage. Cette *manière* consiste à maintenir dans l'âme une collaboration constante, consciente et systématique de la nature et de la grâce (1). L'auteur ne veut pas que jamais elle se replie dans son activité propre : tout en méditant, elle doit se mettre et demeurer sous l'action de l'Esprit, L'écouter autant qu'elle Lui parle, être à l'affût de Ses inspirations, comme un disciple à l'école de son Maître. Pour y mieux réussir, pour mieux mettre l'âme en cette disposition et lui rendre en quelque sorte vivantes et palpables ces motions de la grâce qui accompagnent l'oraison, il lui propose un modèle et lui montre, d'un bout à l'autre du livre, cette vie spirituelle vécue en sainte Marie-Magdeleine — et comme il l'aime, la sainte amante du Christ, et comme il en sait parler joliment! — « Dans cet exemple, dit-il, celui qui fait les *Exercices* ne trouvera point seulement les matières et objets qu'on est accoutumé à présenter aux âmes

(1) Saint Ignace, lui aussi, fait précéder chaque méditation d'une prière préparatoire pour demander à Dieu « de diriger les intentions, les actions et les opérations de l'exercitant », mais sa méthode « stimule surtout l'effort personnel. » (V. POURRAT, *La Spiritualité chrétienne*, t. III., p. 54.)

pour leur faire abhorrer le péché et les porter à l'amour de la vertu, mais encore les lumières et sentiments divins par lesquels Dieu meut les âmes parmi ces objets et matières, et aussi la *manière* qu'il faut que l'âme observe pour ouvrir son entendement aux lumières et plier sa volonté aux sentiments et aux grâces de Dieu : c'est là une particularité de ces *Exercices* qu'il faut que chacun y remarque. » Or Dieu, qui connaît bien le composé humain et son mécanisme, prend l'homme par toute l'âme, et par le cœur plus souvent que par l'esprit. Et quand il s'adresse à l'esprit, c'est par une lumière divine qui, d'ordinaire, émeut autant qu'elle éclaire, ou pour parler exactement, dont l'action a aussitôt sa répercussion dans le cœur. Je ne puis m'empêcher de trouver que cette façon vivante de présenter la vie spirituelle, cette place accordée au sentiment, ce ton cordial et si humain, corrige avantageusement l'austérité un peu froide des *Exercices spirituels*. Sans doute le bon franciscain exagère de son côté, et il lui arrive de sucrer vraiment un peu trop le mets. Mais entre les deux excès, j'avoue que pour ma part je préfère encore celui-ci. Question de tempérament sans doute, et j'en sais d'autres qui s'accommoderont mieux de saint Ignace : mais je crois, pour autant que je connais les hommes, qu'après tout le plus grand nombre vit du cœur plus que de l'esprit.

Si d'ailleurs on peut contester l'opportunité de nuancer ainsi les *Exercices spirituels*, ce qui est hors de doute c'est que, sous forme que leur a donnée saint Ignace, ils doivent être *complétés* du côté de la mystique, tout comme il y aurait à compléter certains livres, franciscains et autres, du côté de la méditation méthodique (1).

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

(1) La fin de cette préface paraîtra dans notre prochain numéro.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Les Jésuites aux Pays-Bas

Un livre considérable, de près de six cents pages, — première partie d'une œuvre qui sera tripartite — consacré aux Jésuites belges par un Jésuite, le R. P. Alfred Poncelet, bollandiste, couronné par l'Académie royale de Belgique et publié sous ses auspices, à ses frais, sur le rapport unanimement favorable de commissaires tels que MM. Pirenne et Hubert; on avouera que ce n'est pas banal et que, de prime abord, c'est même étonnant. Après lecture, on reconnaîtra que cette publication est justifiée par l'immense intérêt qui s'y attache et que l'auteur y fait preuve, non pas de neutralité, l'odieuse et blafarde neutralité, mais de vaste érudition, d'un sens critique averti et d'absolue véridité. Nulle part comme en Belgique, la célèbre Compagnie, dont l'existence n'y fut troublée jusqu'à sa suppression, que par la persécution de 1578, ne déroula pleinement ses destinées, ne déploya ses forces, ne donna sa mesure. Nulle part, elle ne s'incorpora aussi complètement à la nationalité au point d'en devenir un facteur important et un élément essentiel. Nulle part, je crois, on ne la vit ainsi à l'œuvre avec cette continuité et cette intensité.

Lorsque, après avoir embrassé dans son ensemble et ses détails l'histoire des Jésuites aux anciens Pays-Bas, depuis leur introduction en 1542 jusqu'au règne des archiducs Albert et Isabelle, après avoir contemplé ce tableau d'un siècle d'activité prodigieuse, on se reporte vers Ignace de Loyola, le créateur de la Compagnie, on ne peut se défendre d'une profonde admiration. Tout cela, ces fondations, ces missions, ces écoles, ces collèges,

ces églises, toute cette puissante organisation qui finit par envelopper les Pays-Bas dans toute leur étendue; tant d'hommes illustres par leur savoir et leurs vertus, tant d'œuvres accomplies par eux dans tous les domaines, toute la fécondité de cet apostolat universel, tout cela est sorti comme de sa source du génie d'Ignace, du soldat de Pampelune, blessé par un boulet, foudroyé par la grâce, du solitaire de Manrèze. C'est lui qui a créé le Jésuite, l'a forgé sur l'enclume des *Exercices*, inventé ce type du chevalier de l'Eglise et du Pape, l'a dressé à la lutte en le trempant dans l'ascèse du noviciat, en le cultivant par le juvénat, qui en fait un humaniste, armé par l'étude de la philosophie et de la théologie, perfectionné par la troisième année de probation, équipé pour tous les grands combats. Il ne l'a pas lancé contre le luthéranisme et le calvinisme, mais l'a merveilleusement adapté aux besoins pressants de l'époque, à la réforme de l'Eglise.

L'heure où paraissent les fils d'Ignace dans les Pays-Bas est décisive. Fièvre économique et sociale : en haut, l'insolence d'une ploutocratie avide; en bas, la révolte de la misère contre l'ordre; partout, la ruée des appétits. La Renaissance verse aux intellectuels le vin capiteux de la pensée antique et les fumées de l'orgueil leur montent à la tête. L'Eglise traverse une crise redoutable. Déchue de son monopole dans le domaine de la bienfaisance et dans celui de l'enseignement primaire, elle reste une force imposante, mais elle est rongée par des plaies profondes : les défaillances de la hiérarchie, l'ignorance du clergé, l'absence de formation morale, la simonie, le nicolaïsme, qui est sa suite obligée. Le sentiment religieux a baissé dans les populations plus superstitieuses que croyantes, la foi vacille. L'hérésie assiege les Pays-Bas et les envahit, au Nord, au Sud, en Hollande, en Zélande, dans le Tournaisis et la Flandre française.

Redoutable question : est-ce que sous couvert de patriotisme toutes nos Provinces, séduites par la politique du Taciturne, vont passer au calvinisme? Où trouver la défense et le salut? Ah! certes, ni dans les rigueurs sanglantes qui exaspèrent la révolte, ni dans la politique louvoyante d'Erasmus, qui cherche je ne sais quel moyen terme entre les idées nouvelles et les anciennes traditions; qui, en persiflant l'idéal monastique, la confession, les indulgences blesse la religion au cœur et fait les affaires de la Réforme. Au sein de l'Université de Louvain, la bataille est engagée entre théologiens et érasmien, la vieille théologie y remporte la victoire, elle met Erasmus à l'index. Mais, barricadée dans son monopole, elle ne rayonne pas avec assez de force et de profondeur. La sève ne circule pas dans toutes les artères du pays.

Il faut, pour sauver la foi, une élite puissante, qui répande la lumière à flots dans la masse du peuple par la catéchèse populaire, qui ranime la pratique religieuse en train de se perdre, qui renouvelle la piété par des formes originales, qui s'approprie toutes les ressources de l'humanisme et multiplie des foyers de culture classique et chrétienne, qui conquière les intelligences par le haut enseignement de la science sacrée. Il faut une légion d'apôtres ancrés dans la foi, brûlante des ardeurs du zèle, dont la vertu s'égale à la doctrine, qui s'adaptent à toutes les exigences d'une situation critique et soient capables d'infuser un sang nouveau à la vieille Eglise belge qui se décompose. Il faut une puissance de régénération intellectuelle, littéraire, artistique, scientifique, morale, religieuse. Ces hommes nouveaux, à la hauteur de cette mission providentielle, au service direct de la Paupauté, relevant exclusivement d'elle, exempts de la hiérarchie locale pour avoir les coudées franches et entraîner à l'application des décrets du Concile de Trente, soumis à la monarchie espagnole qui incarne le catholicisme au pouvoir, mais foncièrement patriotes, belges de cœur et d'âme autant que romains par l'orthodoxie, ces hommes-là furent, sans contredit, les Jésuites. Ils furent les sauveurs de la foi. Nous leur sommes redevables et leur resteront éternellement reconnaissants d'avoir arraché la Belgique à l'hérésie, à l'heure la plus angoissante, la plus pathétique de notre histoire, au tournant le plus périlleux de notre destinée nationale.

A aucune page de son livre, le R. P. Poncelet ne le dit, mais à toutes les pages, chargées d'une documentation de premier ordre, il le démontre péremptoirement, en laissant parler les faits. Ni panégyrique, ni apologie, exposé rigoureux et précis des événements, évocation des acteurs à la barre de l'historien, qui juge avec une sereine impartialité jusqu'à rendre à l'occasion un verdict de condamnation contre ses propres frères : tel est ce volume que l'Académie a honoré de ses suffrages et dont la lecture s'impose à quiconque veut connaître notre passé religieux. Après n'avoir indiqué la portée, je veux me borner, dans cet article, à en marquer le dessin général.

\* \* \*

On peut diviser cette histoire en trois périodes : la période initiale, la première efflorescence; la seconde, celle du développement et de l'organisation; enfin, celle du plein épanouissement.

La première est l'âge héroïque. Deux ans à peine après son approbation par Paul III, la Compagnie pénétrait déjà aux Pays-Bas, d'une manière accidentelle, et ne s'y introduira définitivement qu'à la faveur de circonstances qui forceront la main au saint fondateur. Louvain devait être son berceau. C'est à Louvain, en effet, que vinrent se réfugier quelques étudiants espagnols expulsés de Paris, en tant qu'Espagnols, par un décret de François I<sup>er</sup>, pour lors en guerre avec Charles-Quint, et c'est à Louvain, à l'ombre de l'*Alma Mater* qu'ils inaugurèrent la première communauté de la Compagnie dans notre pays, dans une maison de la

rué des Récollets. En vain, cette petite caravane reçut-elle l'ordre de partir pour le Portugal, elle avait jeté en bonne terre une semence qui allait lever et donner naissance au noyau belge primitif formé par des étudiants de l'Université, organisé en communauté régulière vers 1547. En 1553, une seconde Résidence était établie à Tournai et ces deux maisons rattachées au collège de Cologne, constituèrent ensemble la Province dite de Germanie inférieure.

Aussi longtemps que la Compagnie se vit disputer par les pouvoirs communaux la possession de son toit et le libre exercice de sa mission, il lui était impossible de prendre son essor. C'est de haute lutte, après les échecs essuyés de la part de Charles-Quint qui n'aimait pas les Jésuites et ne les comprit que plus tard, après de longues et laborieuses négociations, sous Philippe II qui leur fut plus favorable, que le P. Ribadeneira, le disciple de prédilection de saint Ignace, parvint à arracher au Conseil privé, à son président Viglius, en 1556, l'année de la mort du saint fondateur, la reconnaissance légale, le droit d'amortissement, et encore fut-elle subordonnée à des conditions qui entravaient leur liberté apostolique. Néanmoins cette franchise marchandée et précaire donne le signal de progrès marquants. La jeune société se développe et s'affermi. Séparée de la Province rhénane, elle devient la Province belge, Louvain prend son assiette définitive, son collège pour jésuites s'organise, Bellarmin y vient jeter l'éclat de son éloquence et de sa science théologique; Tournai ouvre le premier collège d'humanités, une brillante moisson de fondations surgit, dans la région de langue française : Dinant avec son collège, Saint-Omer, Cambrai, Douai, Liège; dans la région de langue flamande : les collèges d'Anvers, de Bruges, de Maestricht. Et partout, dans tous ces centres, l'hérésie est refoulée, la religion remonte, la piété refléurit, la renaissance catholique s'annonce pleine d'espérances.

Printemps radieux, renouveau de foi, qui allait, hélas! être presque fauché dans sa fleur. L'ère naissante des progrès, qui dura dix ans, fut enrayée pendant vingt années : troubles religieux et guerres civiles, attitude défavorable des gouverneurs, hostilité du duc d'Albe : tels furent les événements qui paralysèrent le premier essor. En réalité, la jeune Province belge allait recevoir le baptême de la persécution dans la grande tourmente de 1578, l'année de la furie espagnole. Cette rude épreuve fut amenée par la Pacification de Gand de 1576. Outrageusement violée par les Huguenots, elle se retourna contre les catholiques. Les Jésuites se refusèrent héroïquement à prêter un serment contraire aux droits de leur souverain légitime, le roi d'Espagne, et à l'intérêt de la foi. Chassés pour ce fait d'Anvers, où les hérétiques se sont emparés du pouvoir, et n'ayant échappé que par miracle au massacre prémédité dans leur exode, ils sont encore expulsés de Maestricht, de Tournai, de Cambrai, de Douai, de Bruges, Liège et Louvain seuls furent épargnés par la vague de haine et de fureur qui passa sur la Province. A Saint-Omer, sur le point d'être bannis, les fils d'Ignace furent sauvés par la réaction catholique qui commençait parmi les *Malcontents*. Sans doute, le désastre était grand. Néanmoins, en dépit de cette bourrasque, qui ne se répétera plus chez nous, les Jésuites avaient poussé en terre belge de profondes racines, l'élan des vocations ne se ralentit pas, de nombreuses phalanges portent aux missions lointaines ou à d'autres Provinces du Nord le dévouement dont la patrie ne veut plus.

\* \* \*

La seconde période est d'abord celle de la reconquête des positions perdues, grâce aux éclatants succès d'Alexandre Farnèse, ce grand capitaine, ce grand diplomate, qui réconcilia les Belges avec l'Espagne, qui aurait ramené les Pays-Bas dans toute leur

étendue sous le sceptre de Philippe II, sans la folle ambition du Souverain qui le détourna de ses victoires pour le lancer contre l'Angleterre. Pendant toute la durée de son gouvernement (1580-1593), Farnèse ne cessa de protéger la Compagnie et de favoriser son extension.

Le passé avait prouvé la notoire insuffisance de l'octroi de Philippe II, de 1556, qui laissait la société à la merci des pouvoirs locaux. La revision en fut poursuivie avec autant d'habileté que de fermeté par le religieux éminent auquel les *Annales de l'Institut* décernent le titre justement mérité de « Père de la Province », Olivier Manare, Visiteur, puis Provincial. Il réussit à obtenir un statut juridique définitif qui libérait les Jésuites et leurs biens et leur donnait pleine latitude dans l'exercice de leur ministère. Il réorganisa, sur des bases stables, la Province qu'il gouverna avec la plus haute sagesse.

Sous son impulsion, l'Institut fut accueilli dans les principales villes du pays, à Courtrai, à Ypres, à Gand, à Mons, à Valenciennes, à Lille, à Bruxelles, à Luxembourg. Partout, il l'installe solidement. « En prévision de l'avenir, écrivait le R. P. Poncelet, dans une notice antérieure, il assure à chaque maison des terrains assez amples pour construire des collèges et des églises, il réorganise les noviciats et les maisons d'études, établit la mission de Hollande et l'aumônerie militaire, forme des prédicateurs et des professeurs; en un mot, il communique à la Province une vie nouvelle et la fait entrer dans la voie d'une prospérité inespérée. »

Les récits de ces fondations comptent parmi les plus belles pages du volume. Ils forment un tableau plein de vie parce que chaque établissement se présente avec sa physionomie propre et son histoire renouvelle ainsi l'intérêt.

\* \* \*

Enfin, écrit le R. P. Poncelet, dans son Avant-propos, « la courbe ascendante de la prospérité atteint son point culminant avec les Archiducs : nouvelles maisons fondées, installées dans des bâtiments appropriés, dotées d'églises, s'appliquant, avec un succès prodigieux, à toutes les formes d'activité que permet l'Institut. C'est l'âge d'or de la Compagnie de Jésus en Belgique ». C'est l'épanouissement de tous les efforts antérieurs, c'est la prise de possession du pays entier par les Jésuites, qui ne comptent pas moins de quarante-trois établissements, trente-sept églises, dans les Pays-Bas et la province de Liège. Végétation luxuriante, d'une telle densité qu'un partage de la Province s'impose; la Galle-belge et la Flandre-belge. Il était impossible, il eût été tout au moins fastidieux d'analyser par le menu ces fondations exubérantes, restaurations, conquêtes nouvelles, provignements d'anciennes maisons, noviciats, collèges, maisons de troisième probation, jувénats, et c'est dans un vaste tableau synthétique, où d'ailleurs le détail pittoresque ne fait jamais défaut, que cet opulent ensemble nous est présenté. Le fait général qu'il faut constater, c'est qu'à la défiance, voire à l'impopularité des débuts, qui s'explique par l'état des esprits dans la crise religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle, a succédé une vogue, un crédit universel qui va jusqu'à l'enthousiasme. La renaissance catholique s'opère sur tous les points du territoire, par la prédication et l'éducation, à l'appel des autorités civiles, à la demande des autorités ecclésiastiques, sous la pression du peuple chrétien qui reprend conscience de ses traditions, qui veut vivre sa foi pleinement recouvrée. Les Jésuites, sous les Archiducs, Pirenne l'a constaté en historien, sont les vrais maîtres de l'action, les propulseurs énergiques de la pensée chrétienne. Ils façonnent, sur leur modèle, à l'image de leur idéal, les esprits et les cœurs. Ils exercent une influence prépondérante et salvatrice.

Il était inévitable que cet entraînement du succès, cette ferveur de l'admiration produisit quelque éblouissement et donna même parfois le vertige à des têtes moins solides. L'histoire de la maison professe d'Anvers, le chapitre le plus curieux du livre, le prouve à l'évidence. Encouragé par l'opinion, égaré par les plus ardentes sympathies, un recteur mégalomane se rencontre qui veut faire de l'église Saint-Ignace (actuellement Saint-Charles) la première érigée en l'honneur du saint, la plus belle du monde, un temple de marbre, développe les constructions sur un plan grandiose qui comportait la transformation d'une plaine marécageuse en place publique, répand l'or et l'argent à flots dans les somptuosités et les magnificences de la consécration de l'église et des fêtes de la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier. Il creuse un gouffre de 500,000 florins de dettes, où la maison faillit sombrer, et il fallut plusieurs années, avec toute l'habileté que l'on prête aux Jésuites, pour le combler. Il était inévitable aussi que l'esprit de mesquine concurrence se glissa dans quelques esprits étroits, et les supérieurs durent plusieurs fois intervenir pour mettre à la raison ces ambitieux qui voulaient tout monopoliser.

L'étude du R. P. Poncelet sur le *style-jésuite* met les choses au point. En réalité, « les Pères de la Compagnie furent l'arrière-garde du gothique, l'avant-garde du baroque romain et leurs grands architectes, F. du Blocq, F. Hoemmaker, F. Huyssens, le rival de Franquart — tous deux architectes de l'Archiduchesse — artistes de leur temps, suivirent l'évolution du goût général, mais imprimèrent sur leurs œuvres le cachet de leur personnalité. »

Les illustrations ne se comptent pas, à cette époque, dans les rangs de la Compagnie : artistes, peintres, littérateurs, humanistes, historiens; on les vit briller dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et consacrer l'alliance de la Renaissance épurée avec le catholicisme vainqueur. Le grand Rubens est à leur service car son génie fraternise avec leur idéal.

L'étude analytique ou synthétique des trois périodes, que j'ai précédemment résumée à traits rapides, forme l'objet propre de ce premier volume. C'est, en somme, l'histoire générale par opposition aux aspects particuliers que l'auteur envisagera dans une seconde partie consacrée à l'activité apostolique et sociale des Jésuites belges, à leur œuvre pédagogique notamment, aux retentissantes controverses qui les mirent aux prises avec Louvain et Douai.

Il nous tarde de voir sortir de presse ce second volume qui l'emportera encore en intérêt sur le premier. L'auteur fait espérer que, dans un troisième ouvrage séparé, il tracera le tableau de l'organisation intérieure des Provinces belges. C'est un plan de vastes proportions que nous souhaitons au savant et infatigable bollandiste de pouvoir mener à bonne fin. L'histoire, traitée par lui, avec cette puissante documentation qui prouve tout ce qu'elle rapporte, avec cet ordre lucide qui clarifie tout, avec ce style naturel, limpide et vivant qui est l'agrément du genre, cette histoire est assurée du suffrage des spécialistes et de celui de tous « les honnêtes gens. »

J. SCHYRGENS.

---

# Catholiques belges

Soutenez notre effort

d'Apostolat intellectuel

## RUSSIE

### Kornilov

*D'un article intitulé : La Campagne de glace, par MM. Oudard et Novik, dans la Revue universelle, du 15 novembre, ce beau portrait :*

Ce simple soldat, qui s'appuyait sur un bâton, c'était l'illustre généralissime Lavr Georgevitch Kornilov.

L'armée des volontaires, image de la Russie patriote où toutes les opinions et toutes les classes étaient représentées, ne pouvait avoir un meilleur commandant que ce personnage de si humble extraction, fils d'un Cosaque de Sibérie et d'une mère khirgiz.

De près, il ressemblait assez à un Mongol, avec ses yeux étroits enfoncés et sa moustache tombante. Sa stature était mince et son caractère fort. Il avait un cœur ardent. Il parlait peu, réfléchissait longuement et décidait de tout d'une manière ferme. C'était le chef dans la plénitude du mot. Qui l'avait vu une fois, lui était dévoué jusqu'à la mort. Son prestige était formidable. Il n'était ni monarchiste, ni républicain, il était Russe. A cette heure même, il était presque la Russie.

Quel souvenir de sa vie prodigieuse assaille le petit corps qui avance cette nuit dans les vagues de neige ? Se revoit-il déguisé en Tekin explorant la Kachgarie, ou au milieu du Pamir visitant la forteresse Deidada, où aucun Européen n'a pénétré avant lui ? Se revoit-il aux Indes ou en Perse ? Il a parcouru tant de pays ! N'a-t-il pas, pendant six mois, fait six mille kilomètres à cheval, jadis, pour aller de Pékin à Tachkent. Il s'est battu aussi et furieusement. En 1914, il force les Carpathes. En 1915, il défend la retraite des armées russes contre la poussée de Mackensen. On peut dire qu'il la couvre personnellement en prenant tour à tour le commandement de la dernière division, du dernier régiment, puis de la dernière compagnie avant de tomber grièvement blessé le dernier de tous, face au flot ennemi, une carabine à la main.

On se saisit de lui, on l'enferme dans un camp. Aussitôt guéri, il s'enfuit. Pendant vingt-deux jours, il erre à travers les montagnes, ne se nourrissant que d'écorces et de baies. Il passe alors la frontière roumaine et rentre en Russie.

Succesivement commandant militaire de Pétrograd et commandant de la 8<sup>e</sup> armée, il devient généralissime des armées en campagne après la première révolution.

C'est en cet instant grave que Kornilov, aux yeux de tous, devient enfin Kornilov. Seul, il ose exiger de Kerensky le rétablissement de la discipline.

Le pitoyable avocat, un jour, le supplie d'accourir à son secours, puis perdant bien vite la tête, le déclare traître à la patrie, en août 1917.

Celui dont ses ennemis eux-mêmes n'ont jamais suspecté la loyauté, se constitue prisonnier pour ne pas provoquer la guerre civile. Il est dirigé sur Bykhov. Alors, fait unique dans l'histoire, un régiment entier, le régiment des Tekins, le suit volontairement en prison, où le rejoignent bientôt les meilleurs généraux russes que Kerensky casse les uns après les autres pour maintenir sa chancelante popularité.

Quand Lénine, en octobre, chasse le piètre politicien et s'empare du pouvoir, Kornilov et ses hommes se dirigent ensemble vers le Don par les grandes routes qui pullulent de déserteurs, de gardes rouges et de brigands. Sous la pluie et la neige, ils parcourent des centaines de verstes.

Immédiatement Moscou s'effraie. Kornilov s'est échappé ! Vingt régiments le poursuivent. On lance des trains blindés sur toutes les voies ferrées qu'il doit traverser.

Ah ! s'ils pouvaient tuer Kornilov !

Lui avance, avance toujours. Il n'a plus que quelques Tekins à ses côtés, mais c'est encore trop pour passer inaperçu. Par un triste soir d'hiver, il les réunit dans une clairière, leur ordonne de regagner leurs aouls du Turkestan et de le laisser seul dans la forêt. Les larmes aux yeux, les cavaliers sauvages défilent devant leur chef, puis disparaissent dans les ténèbres.

Kornilov court au village, se déguise, saute dans un train. Son nom est sur toutes les lèvres. Les déserteurs puant l'alcool parlent tous de l'étrangler. Il écoute sans un bronchement ces cris de haine. Quand ils prononcent bêtement le nom de la station où des mesures sont prises pour s'emparer de lui, pas un muscle de son visage ne remue. Il échappe fort habilement aux rouges qui le guettent et arrive enfin à Novotcherkask. Tout de suite, cédant à son prestige, Alexéev lui offre le commandement des forces qu'il vient de grouper.

Kornilov est à Novotcherkask ! Kornilov est sur le Don ! On le sait dans tout l'empire et jusqu'au lointain Turkestan. Quelques-uns de ses Tekins, sans hésiter, sautent en selle et, à fond de train, en dépit de la distance, volent vers leur dieu bien-aimé.

### Moscou et l'Orient

*D'après un article de Nazir : Moscou et le Moyen Orient, dans The English Review, de novembre 1927.*

Les Soviets et la III<sup>e</sup> Internationale ont choisi l'Empire britannique comme objet principal de leur attaque ; et celle-ci développe sur deux lignes différentes. D'une part, c'est un effort incessant en vue de provoquer des conflits industriels et de saper, dans les Iles britanniques, l'autorité gouvernementale ; de l'autre, ce sont des tentatives non moins incessantes de créer au dehors une situation de nature à nécessiter une intervention militaire de la Grande-Bretagne, si faire se peut sans que celle-ci soit appuyée par les Puissances alliées. Entre les deux tendances, il y a une étroite coordination. Rappelons-nous, à ce propos, cette parole d'un bolchévick en vue, déclarant que la colonne vertébrale de l'Angleterre serait brisée non sur les rives de la Tamise, mais sur le Yang-tzé-Kiang, le Gange et le Nil.

Bien que les communistes soient, en principe, opposés au nationalisme, ils encouragent et exploitent les sentiments raciques, soit au dedans soit au dehors de l'U. R. S. S., lorsque ceux-ci peuvent être utilisés à l'avantage du bolchévisme.

Cette tendance n'est pas visible qu'en Chine. Ni l'Afghanistan, ni la Perse ne possèdent de frontières coïncidant avec les divisions ethnologiques ; l'un et l'autre pays contiennent de vastes régions habitées par une population homogène, qui déborde par-dessus les frontières. Aussi les Soviets ont-ils créé une république socialiste soviétique d'Azerbaïdjar (capitale Baxou) sur la frontière persane habitée par les Turco-Tartars, et à l'est de la Caspienne, les républiques de Turkménistan et d'Uzbéguistan. Les Orientalistes les plus qualifiés de Russie ont travaillé à transformer les dialectes parlés dans ces pays en langues écrites : des manuels ont été préparés, l'enseignement public organisé, et chacune de ces républiques dûment munie d'organes de la presse, de littérature et d'établissements d'instruction publique, à tout l'air d'un Etat entièrement équipé, prêt à inclure un jour dans ses confins des compatriotes gémissants à l'heure qu'il est sous le joug de l'Afghanistan et de la Perse, « instruments de l'Angleterre capitaliste ».

Une invasion bolchéviste en Afghanistan se heurterait à de multiples difficultés, mais il n'y a pas de barrières efficaces s'opposant à l'infiltration de la propagande. D'autre part, le réseau

ferroviaire sur la frontière soviéto-afghane a été notablement amélioré pour permettre aux républiques soviétiques y existant d'aider, le cas échéant, à la libération de leurs frères exploités — cela à un moment où les difficultés dans le domaine des transports constituent en Russie, un problème des plus graves.

Or, si le roi d'Afghanistan voit ses sujets turcomans, uzbègues et tadjiks lui échapper (Tadjikistan : encore une république soviétique autonome), son autorité ne dépassera pas la chaîne de montagnes de l'Hindou-Kouch, à soixante-quinze kilomètres de Kaboul. Dans ce cas, l'Afghanistan se désintégrerait vraisemblablement, et il en résulterait un état de choses qui presque inéluctablement provoquerait un conflit direct anglo-soviétique.

En Perse, la situation est quelque peu différente. Les Turco-Tatars du Nord-Ouest se sont toujours méfiés des Russes; et à supposer même que la Perse soit amputée de ses régions turques et turcomanes, il lui resterait toujours les provinces du Centre et du Sud qui sont de caractère essentiellement persan. Mais, économiquement et stratégiquement, ce serait pour la Perse une perte sérieuse, les dites provinces étant particulièrement fertiles et peuplées. Dès aujourd'hui, les Soviets sont à même d'y exercer une forte pression économique; dès aujourd'hui, la capitale de la Perse et ses provinces les plus riches sont à la portée des bases navales et militaires soviétiques. Si le nouveau Chah a obtenu dans l'œuvre de réorganisation des forces militaires persanes de remarquables résultats, il est douteux que cette armée puisse longtemps résister à une invasion venant du Nord. En plus, le régime persan actuellement existant, régime quasi-militaire et détenant le pouvoir depuis 1921, est loin d'être assuré des sympathies de la nation persane tout entière.

Il est faux que l'avenir de la Perse et celui de l'Afghanistan n'intéressent pas l'Angleterre. L'effondrement de ce dernier Etat provoquerait le chaos sur la frontière Nord-Ouest de l'Inde, avec répercussions dangereuses à l'intérieur. La domination bolchéviste en Perse mettrait en péril les approvisionnements en pétrole dont dépend la marine britannique et détruirait l'équilibre existant en Iraq, en Arabie, en Palestine et, en fin de compte, en Egypte. Une déclaration bien nette au sujet de ce que ferait l'Angleterre au cas où les droits souverains de la Perse et de l'Afghanistan, Etats entièrement indépendants, seraient violés, ferait plus que quoi que ce fût pour enrayer les intrigues des Soviets.

Du Jourdain au golfe de Bengale, la Grande-Bretagne est, ne l'oublions pas, l'alliée naturelle des chefs de tribus propriétaires

fonciers, militaires, en un mot de tous ceux qui bénéficient réellement de la prospérité du pays où ils vivent. Comme ressource ultime, la Grande-Bretagne pourra mobiliser ces éléments en vue de la défense de ses intérêts qui sont en même temps les leurs. Mais elle doit pouvoir leur donner des preuves tangibles de l'assistance matérielle qu'elle est à même de leur apporter. Vacillations, arbitrages, esprit S. D. N'ien, incompétence, faiblesse : tout cela a produit bien des désastres en Chine, tout cela engendrerait une débâcle complète et définitive parmi les populations plus viriles du Moyen Orient.

En suivant une ligne de conduite « forte », l'Angleterre pourra empêcher la paix de l'Asie et du monde entier de courir les plus grands dangers. L'U. R. S. S. l'a compris : aussi l'arsenal soviétique comporte-t-il une propagande de paix en même temps qu'une propagande communiste. L'agitation pacifiste a été menée avec tant de succès que le mouvement pacifique britannique comprend aujourd'hui des représentants de toutes les classes, de tous les crédos politiques et est par eux subventionné. L'Union anglaise pour la S. D. N., les sociétés pacifistes ouvertement socialistes n'ont qu'indulgence pour l'U. R. S. S. Or ces gens-là sont aussi dangereux pour l'Etat que les révolutionnaires. Non seulement ils ont une gêne pour le Gouvernement en temps de guerre, ils ont, dès à présent, presque mis les hommes d'Etat britanniques, dans la quasi-impossibilité de poursuivre la seule politique susceptible d'assurer la paix.

Ce qu'il y a à cet égard de plus remarquable c'est la façon dont cette propagande de paix a réussi à capter le clergé anglais de toutes les confessions, sans en excepter les pasteurs que leur culture, leur connaissance du monde auraient dû mettre sur leurs gardes. Ils professent leur foi en cette vérité immuable, que la paix et la bonne volonté ne sauraient résulter de lois faites par l'homme. Mais en même temps, ces soi-disant chefs religieux affirment — oh! inconséquence! — que la race humaine peut être contrainte — par force ou par ruse — à faire preuve d'altruisme à l'aide de procédés purement matérialistes dont la complète inutilité a déjà été démontrée. N'est-il pas probable que, en lâchant ainsi la proie pour l'ombre, en appuyant si souvent et avec si peu de logique le socialisme, ces clergymen aient fait plus pour compromettre la religion que les athées les plus notoires? Qu'il en soit ou non ainsi, ces Messieurs sont une preuve évidente du succès avec lequel les communistes de Moscou parviennent à réaliser leur mot d'ordre : « Là où nous ne pouvons convaincre, nous semons la confusion. »

Fabrique de CHAPEAUX DE DAMES  
HAUTE NOUVEAUTÉ

**JEAN MULDER**

Rue de la Lys, 25, Courtrai

SPECIALITÉ DE  
CHAPEAUX POUR PENSIONNAIRES

TRANSFORMATIONS

LAVAGE — TEINTURE DE CHAPEAUX

**BEAUPAIN FRÈRES**

Entreprises Générales

Béton armé. — Maçonnerie — Menuiserie

Fenêtre guillotine réversible brevetée

— Parquet sans joint " LINOBOIS " —

7, rue de Limbourg, Verviers

TÉLÉPHONES : 1356-1072